QUARTIER L!BRE

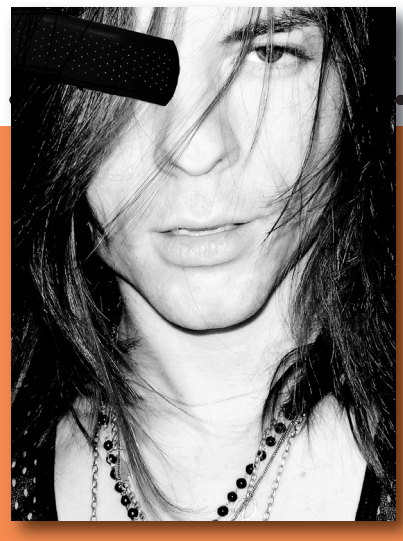
Vol. 18 • numéro 3
29 septembre 2010
www.quartierlibre.ca

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Ça bouge en région !

Manger sur le campus

Sur les toits avec DJ Frigid



QUARTIER L!BRE
vous convie à sa prochaine
assemblée générale

le jeudi 30 septembre à 11 h 30 au Local B-4255 du Pavillon 3200 Jean-Brillant.
Venez en grand nombre; il y aura à boire et à manger.
Renseignements : info@quartierlibre.ca

ONG Conseil

Vous vous sentez concerné par les causes humanitaires ?
Vous voulez y participer activement ?
Ouvert à tous, ce travail permet de concilier activité rémunérée et convictions.

Devenez
RECRUTEUR DE DONATEURS
pour une grande cause humanitaire !

Emploi étudiant
Missions de 6 semaines tout au long de l'année

Après une formation de 2 jours, vous irez dans les rues de Montréal, à la rencontre des passants pour les sensibiliser et leur proposer de soutenir l'organisme humanitaire que vous défendrez, par le biais d'un don mensuel.

Prochaines missions :
6 octobre au 12 novembre
19 octobre au 3 décembre
26 octobre au 4 décembre
16 novembre au 23 décembre

Rémunération fixe :
12 $/H puis 14 $/H
dès la 6ème semaine
Horaire : 11H – 19H

Temps plein pu temps partiel

Opportunités d'évolution rapide comme Responsable d'équipe.

Qualités requises :
Sensibilité aux causes humanitaires
Bonne expression orale, bilinguisme
Audace, respect, dynamisme, esprit d'équipe
Goût pour le travail en extérieur

Appelez: 514-714-3116 Visitez www.ongconseil.ca

Actuellement nous recrutons pour des missions au profit de:
la Croix-Rouge canadienne Division du Québec
la Fondation québécoise du sida
Action contre la faim

CENTRE ENTREPRENEURSHIP HEC·POLY·UdeM

Liste des ateliers • Automne 2010

Date (local)	Atelier
SEPTEMBRE	
Mardi 21, 18h45 (3030)	**Trouver son idée d'entreprise**
Mercredi 29, 18h45 (3032)	**Êtes-vous entrepreneur ?**
OCTOBRE	
Lundi 4, 18h45 (3035)	**Introduction au plan d'affaires**
Mercredi 6, 18h45 (3032)	**Étude de marché**
Mardi 12, 18h45 (4.440)	**Forme juridique & convention d'actionnaires**
Lundi 18, 18h45 (3034)	**Introduction au plan marketing**
Mardi 26, 18h45 (6.261)	**Plan financier & proposition financière**
NOVEMBRE	
Mercredi 3, 18h45 (3032)	**Sources de financement**
Mardi 9, 18h45 (3030)	**Propriété intellectuelle**
Jeudi 18, 18h45 (3047)	**Financement : capital de risque**
Mercredi 24, 18h45 (3033)	**Acquisition d'une entreprise existante**
Mardi 30, 18h45 (2.030)	**Fiscalité de la petite entreprise I**
DÉCEMBRE	
Mardi 7, 18h45 (3044)	**Fiscalité de la petite entreprise II**

Lieu : HEC Montréal au 5255, avenue Decelles.

Description : www.hec.ca/entrepreneurship

Prix : Gratuit pour les membres, 10$ pour les non-membres

Inscription : centre.entrepreneurship@hec.ca • 514-340-5693

COURRIER DES LECTEURS :
Réagissez aux articles !

Laissez libre cours à votre plume et envoyez un court texte de 3 000 caractères ou moins. Nous nous ferons un plaisir de vous publier.

Envoyez à :
info@quartierlibre.ca

Correctrice d'expérience
offre ses services:
travaux de session,
mémoires, thèses, etc.
Marie-Claire Corbeil,
écrivaine
450-651-9495

QUARTIER L!BRE

RÉDACTRICE EN CHEF
Leslie Doumerc
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE

CAMPUS :
Charles Lecavalier
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ/MONDE
Patrick Bellerose
societemonde@quartierlibre.ca

CULTURE
Christine Berger
culture@quartierlibre.ca

ILLUSTRATION DE LA UNE
Alexandre Paul Samak

ILLUSTRATEURS
Alexandre Paul Samak
Julie Delporte

JOURNALISTES
Vincent Allaire
Charlotte Biron
Sébastien Bouthillier
Jean-Simon Fabien
Aude Garachon
Éric De Guire
Camille Desmarès
Anh Khoi Do
Audrey Gagnon-Blackburn
Mathieu Gohier
Grégory Haelterman
Jean-François Hamel
Tiffany Hamelin
Samuel Mercier
Andréanne Millette
Sarah-Émilie Nault
Francis Pouliot
Clémentine Roussel
Morgane Roussel Hemery
François Sabourin
Philippe Teisceira-Lessard
Arnaud Theurillat-Cloutier

PHOTOGRAPHE
Audrey Gagnon-Blackburn

CORRECTEURS
Laurence Boissonneault
Nicolas Coutlée
Arthur Lacomme

INFOGRAPHIE
Alexandre Vanasse
Zirval design

PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

IMPRESSION & DISTRIBUTION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Son tirage est de 6 000 copies.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(Local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8

Quartier Libre est membre de la Presse universitaire canadienne (PUC/CUP)

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416
Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE PARUTION
13 octobre 2010

PROCHAINE TOMBÉE
6 octobre 2010

ÉDITO

La tête ailleurs

J'ai une question pour vous.

Est-ce qu'un édito pourrait être une tribune appropriée pour sortir du placard ? C'est que je voudrais vous parler de mon amante. Celle qui enchante mes journées, celle qui ensorcelle mes nuits depuis maintenant près de trois ans. Sa beauté n'est pas visible au premier abord, mais il n'a pas fallu longtemps pour que son charme incroyable fasse toute la différence. Ma dulcinée a des centaines de milliers d'amoureux, ma dulcinée s'appelle Montréal.

On s'aime fort elle et moi, mais comme dans toute situation de couple fusionnel, je ne veux pas risquer l'étouffement. Alors souvent les fins de semaine, je quitte ma douce pour aller prendre l'air chez mes amies les Régions. Chez elles, l'herbe était plus verte, tout était plus calme, plus reposant. C'était avant qu'elles mettent au monde de drôles de rejetons. Depuis quelques années, des coopératives culturelles fleurissent un peu partout au Québec. Des sortes d'hybrides à mi-chemin entre la salle de spectacle, le cinéma et la brasserie artisanale redonnent le goût aux habitants de sortir le samedi soir. Allez faire un tour dans les coopératives culturelles de Lavaltrie, de Rimouski et de Matane (p. 13 et 14), vous verrez que ces petits coins émergents font preuve d'un dynamisme virulent, digne d'un entrainement chez Énergie Cardio.

Le plus fou dans tout ça, c'est que tout le monde semble y trouver son compte. Les villes, trop heureuses de faire parler d'elles en bien, sont généreuses au point de prêter des terrains pour installer ce genre d'initiative. Les fondateurs de coopératives s'épanouissent, faisant fi du modèle capitaliste dominant. Le traitement des employés est égalitaire et l'esprit d'équipe est fort : on se sert les coudes. S'ils mouillent leurs chemises, ce n'est certainement pas pour alimenter leurs actionnaires. Les profits leur sont redistribués ou servent à de nouveaux projets emballants. Quant aux artistes, ils sont ravis de pouvoir tester leurs nouvelles compositions et la réaction du public dans une salle à taille humaine. Enfin, les habitants, tous âges confondus, peuvent se nourrir de la crème culturelle sans allumer le moteur de leur voiture et avaler des dizaines de kilomètres. Pas de chicanes, une sorte d'échange « gagnant gagnant » plutôt rare au Québec lorsqu'il s'agit de culture.

* * *

Les régions ont donc de sérieux atouts que je ne suis pas la seule à avoir remarqués. Votre propre université aussi joue les infidèles ! Cet automne, près de 5 000 étudiants de l'Université de Montréal ont choisi d'étudier dans les campus régionaux. Mettons les campus de Laval et Longueuil à part (ce n'est pas vraiment ce que l'on peut appeler la région !), vous êtes près d'un millier à graviter autour des campus de Terrebonne (éducation et santé), de Saint-Hyacinthe (médecine vétérinaire), de Saint-Hippolythe (biologie) et de Mauricie (médecine), sans oublier la splendide région de Mégantic (fouilles archéologiques et observatoire du Mont-Mégantic).

Pas de doute, ça bouge en région !

LESLIE DOUMERC

SOMMAIRE

CAMPUS • Entrevue avec un conseiller en persévérance p. 4 • Du pavillon brun au pavillon… ah… encore brun p. 4 • Travaux de désamiantage p. 4 • L'argent des étudiants aux étudiants p. 5 • Les assos étudiantes contestent p. 5 • Dossier alimentaire p. 6-7 • Brèves alimentaires p. 6 • Les micro-ondes de Jean-Brillant : ouache p. 6 • Jean-Simon mange mal p. 7 • Les bons restos près de l'UdeM p. 7 • Étudiants ou chercheurs : qui sont les postdoctorants ? p. 8 • Les étudiants ont dorénavant une webtélé p. 9 • Les ascenseurs de Lionel-Groulx m'indignent p. 9 • **SOCIÉTÉ-MONDE** • Dossier coop : ça bouge en région pp. 12-14 • L'année de la paix en Afrique, vraiment ? p. 15 • Critique de livre : The Punishment of Gaza p. 15 • Montréal est-elle antisémite ? p. 15 • Le retour du style canadien-français p. 16 • Il fait chaud dans le métro p. 16 • Nouveau bulletin de circulation… en commun p. 16 • Portrait : un passionné de train p. 17 • **CULTURE** • Ce fil n'est pas à coudre p. 18 • Laisse-moi embarquer dans ton char p. 19 • Roger, tu sors p. 19 • Pop-rock septilien et beauceron p. 20 • Frigid, ça sonne androgyne p. 21 • Paix, Chabrol p. 22 • Sudoku p. 22 • Yann Yann Yann p. 23

PAGE 9

PAGE 17

PAGE 23

• Éducation permanente •

Guerre au décrochage

Pour rapatrier les décrocheurs dans l'enceinte universitaire, l'AGEEFEP (Association générale des étudiants et étudiantes de la Faculté de l'éducation permanente) a embauché, en mars 2010, un conseiller en persévérance. Entrevue avec Pierre Cantin, qui explique son métier.

Quartier Libre : Vous avez travaillé avec les jeunes du secondaire pour combattre le décrochage scolaire. Vous travaillez maintenant avec des adultes. Est-il vraiment nécessaire de faire de la sensibilisation auprès de cette clientèle ?

Pierre Cantin : Il doit y avoir de l'aide à la disposition des étudiants de la Faculté de l'éducation permanente (FEP). Ils forment une clientèle différente des étudiants au baccalauréat. Certains étudiants de la FEP travaillent à temps plein le jour, d'autres ont des enfants. En plus, ils étudient le soir. Je pense que c'est une clientèle qui a besoin de mes services.

Q.L. : Combien d'étudiants avez-vous ramenés aux études et comment y parvenez-vous ?

P.C. : J'ai contacté au moins trois cents étudiants depuis mars 2010. J'estime qu'une trentaine d'étudiants se sont réinscrits après m'avoir consulté. Les responsables de programme me donnent une liste d'étudiants en situation de décrochage. Je les appelle pour les informer de l'état de leur dossier académique. Par exemple, j'apprends à l'étudiant qu'il est en période probatoire et que son dossier va bientôt être désactivé. Beaucoup d'étudiants ne sont pas au courant des options proposées par la FEP. Il est possible de suspendre ses études sans que le dossier académique soit désactivé. Les étudiants doivent connaître leurs droits et ce n'est pas toujours le cas. Si les règles ne sont pas toutes indiquées dans l'agenda, elles devraient être minimalement disponibles sur le site Internet de la FEP.

Q.L. : Comment facilitez-vous la réinsertion des étudiants décrocheurs ?

P.C. : Je fonctionne au cas par cas. J'ai aidé un homme dont la charge de travail et les responsabilités ont augmenté à cause d'une promotion. Il avait plus de réunions et plus de travail le soir. Ainsi, il a dû abandonner un cours. On a fait des arrangements pour lui donner le temps d'assimiler la matière et lui permettre de participer à un examen différé. Il y a aussi des cas plus complexes. J'ai travaillé avec une femme victime de violence conjugale. Elle a subi des agressions et n'assistait plus aux cours. J'ai travaillé avec un organisme aidant les femmes battues parce que c'est un domaine dans lequel je ne suis pas spécialiste.

Propos recueillis par ANH KHOI DO

Rénovations au 3200 Jean-Brillant

De l'électricité et du Wi-Fi pour le peuple udemien

Il y a peu de temps, le 3200 Jean-Brillant ressemblait aux ruines de Pompéi. Apparemment coincé dans une boucle temporelle, il aurait pu servir de décor pour une série sur la révolution tranquille avec ses murs brun et beige, son mobilier d'antiquaire et ses plafonds défraîchis.

Le pavillon a été érigé il y a environ 50 ans et *« il n'y avait pas eu de mise à jour depuis »*, selon Robert Couvrette, directeur du service des immeubles de l'UdeM. *« On avait besoin d'une réfection complète »*, affirme celui qui qualifie sans sourciller les pupitres du 3200 de *« dignes des années 1950 »*.

Un important projet de rénovation a donc débuté l'année dernière. Au programme, une mise à jour du bâtiment par rapport aux normes modernes de la construction et un rehaussement du mobilier scolaire comme technologique. Exit amiante et bureaux de l'après-guerre, bienvenue Wi-Fi et chaises ergonomiques.

« Le building va être Wi-Fi au complet. Dans les nouvelles salles de cours, chaque étudiant a un lien Internet par câble et une prise électrique, mais en plus de ça, dans les corridors et dans la cafétéria, il y a du Wi-Fi », explique M. Couvrette.

En plus des connexions individuelles pour les ordinateurs, les **nouvelles** tables des professeurs seront équipées d'une **nouvelle** caméra pour projeter les documents à travers un **nouveau** projecteur sur un mur **nouvellement** repeint.

Les projets technologiques coûteront 10 millions à eux seuls, sur un total de 50 millions, gracieuseté du gouvernement du Québec. Le reste de la subvention servira au désamiantage, à l'installation de gicleurs modernes, au remplacement du mobilier et à l'embellissement général du bâtiment.

Pour Mathieu Lepitre, coordonateur aux affaires universitaires de la FAÉCUM, les rénovations du 3200 Jean-Brillant *« étaient nécessaires, sinon ça aurait pu être problématique »*. Les élus estudiantins pourront d'ailleurs profiter des rénovations, puisque les bureaux principaux de la Fédération se trouvent dans ce pavillon. Les facultés de droit, des arts et des sciences et celle de l'éducation permanente utilisent aussi les classes du pavillon.

Étendus sur trois ans, les travaux devraient se terminer l'an prochain.

PHILIPPE TEISCEIRA-LESSARD

DANGER : AMIANTE

En travaux depuis le mois de juillet, le 8e étage du pavillon Maximilien-Caron a subi, pour la deuxième fois en moins d'un mois, un processus de désamiantage.

Place aux masques à gaz et hommes en blanc dans le pavillon Maximilien-Caron : une opération de désamiantage y a été effectuée du 17 au 20 septembre. Ces quatre jours ont servi à l'extraction (on l'espère totale) de l'amiante encore présent au 8e étage du pavillon de droit. Cette procédure a nécessité l'évacuation de tout l'étage afin d'en extraire les tuiles acoustiques contenant de l'amosite, un type d'amiante que l'on retrouve dans certains pavillons tels que Lionel-Groulx ou Roger-Gaudry.

Cet amiante a été trouvé lors des travaux de réaménagement qui affectent aussi le pavillon 3200 Jean-Brillant. De l'amiante avait aussi été trouvé une première fois au début du mois de septembre, ce qui avait causé une première opération de désamiantage.

Selon les exigences imposées par la Commission de la santé et de la sécurité du travail du Québec (CSST), les professionnels étaient vêtus de combinaison protectrice blanche et dotés de masque à gaz afin d'éviter la respiration éventuelle de poussières toxiques s'échappant des tuiles durant les opérations d'entretien. Depuis 2006, l'étroite collaboration entre l'Université de Montréal et la CSST a permis l'extraction immédiate des matériaux toxiques découverts sur divers chantiers et projets de rénovation.

TIFFANY HAMELIN

• Fonds d'amélioration de la vie étudiante •

Philantropie sur commande

La facture trimestrielle de tous les étudiants comporte un 25 $ alloué au Fonds d'amélioration de la vie étudiante (FAVE). L'administration parle de *« don »*, la FAÉCUM qualifie le système de *« philantropie étudiante »*. Bref, les deux pôles politiques de l'Université s'entendent sur ce sujet comme larrons en foire. Mais le FAVE est-il vraiment au service des étudiants ?

« *Promouvoir l'amélioration de la vie étudiante à l'Université de Montréal* » ; l'objectif défini dans la politique concernant le FAVE est pour le moins vaste.

Géré par un comité paritaire de quatre étudiants et quatre représentants de l'Université, le demi-million de dollars versé par les étudiants a récemment servi à un programme de réfection des cafés étudiants. Selon Mathieu Lepitre, coordonnateur aux affaires universitaires de la FAÉCUM, dix établissements du genre auraient ainsi profité de la manne pour faire des travaux d'embellissement et pour permettre le démarrage de nouveaux cafés. Ceux-ci avaient accès à une enveloppe budgétaire maximale de 75 000 $.

Des bourses de soutien aux étudiants aux finances précaires sont aussi versées à partir du Fonds. Ultimement, le comité de gestion espère pouvoir n'utiliser que les intérêts d'investissement pour financer ces bourses.

Béquille financière pour l'UdeM ?

Les étudiants contribuent déjà au budget d'opération de l'UdeM. Les projets financés par le FAVE ne devraient-ils pas être effectués à même celui-là ?

Les principaux intéressés s'en défendent bien. Pour M. Lepitre, c'est le dépit qui semble *a priori* l'amener à cette réponse : *« Le problème*, dit-il, *c'est que ça ne serait probablement pas fait. Il y a des plans qui étaient tablettés parce que la situation financière de l'Université ne permettait pas de concevoir ces projets. »* Le coordonnateur aux affaires universitaires, dont l'association prône par ailleurs le gel des droits de scolarité, affirme aussi qu'il est normal que les étudiants fassent de la *« philanthropie étudiante »*, puisque *« c'est pour améliorer leur vie, leur existence sur le campus. Ce n'est pas aux étudiants de donner, par contre ils peuvent contribuer de façon volontaire. Je pense que c'est pertinent. »*

Pourtant, au moment de son instauration, le FAVE faisait hurler la FAÉCUM. *« Le Fonds de soutien est donc une manœuvre de l'UdeM pour piger près de deux millions de dollars par année dans les poches des étudiants »*, écrivait la Fédération sur son site Internet. Toutefois, la procédure de désistement a depuis lors été facilitée.

Simon Carrier, coordonnateur aux affaires étudiantes et aide de camp de la vice-rectrice Louise Béliveau, explique pour sa part la nécessité de contribuer au FAVE par les problèmes de financement du gouvernement provincial. *« Le financement qu'on a avec le gouvernement du Québec à l'heure actuelle est beaucoup axé vers les activités d'enseignement. Il n'y a pas beaucoup de choses qui nous sont reconnues par le provincial pour soutenir la vie étudiante. »*

Une histoire de cotisation

Le FAVE bénéficie d'une cotisation automatique non obligatoire, aussi appelée CANO. Vingt-cinq dollars sont donc automatiquement prélevés sur la facture de chaque étudiant. Celui-là pourra par ailleurs recouvrer son magot en se désistant, en personne ou par le biais de son ordinateur.

Selon Simon Carrier, le taux de désistement se situe autour de 50 % chaque session. Il était de 49 % à l'hiver dernier, de 44 % pour le trimestre estival. Pour expliquer l'ampleur du taux de retrait, M. Carrier blâme l'ignorance des étudiants quant aux activités réalisées grâce au fonds. Il souhaite ainsi faire diminuer la part des étudiants qui retirent leur contribution à seulement 40 %, grâce à *« une meilleure approche pour expliquer l'importance du fonds »*.

Ainsi, les sportifs devraient s'abstenir de se désister du FAVE, puisqu'ils profitent du fonds, selon M. Carrier. *« Il y a un projet qui vise le remplacement d'une bonne partie des supports à vélo du campus pour les rendre plus sécuritaires et pour en ajouter. Dans certains secteurs, il en manque,* explique-t-il, *mais cela ne se fera pas du jour au lendemain. C'est un remplacement graduel. »*

Le FAVE à la rescousse du café La Retenue

Alexandre Beaupré-Lavallée est président du conseil d'administration du café La Retenue (sciences de l'éducation), situé au pavillon Marie-Victorin. L'estaminet a bénéficié de l'argent des étudiants philanthropes afin de construire une terrasse extérieure.

Pour l'étudiant en sciences de l'éducation, le FAVE a été une bénédiction. Selon lui, le projet de construction n'aurait jamais pu voir le jour sans ce soutien financier.

« Il n'y a pas de gros bailleurs de fonds en éducation et le café maintient la marge de profit minimale pour payer ses employés, les taxes de vente et les cotisations obligatoires. L'idée de rénover sans appui du FAVE a été envisagée et mise de côté parce que si on double le prix des sandwiches, les gens vont aller ailleurs, explique-t-il par courriel. *Donc non, sans le FAVE, pas de terrasse. »*

PHILIPPE TEISCEIRA-LESSARD

La FEUQ lance une pétition

Les deux grandes fédérations étudiantes du Québec lancent une pétition exigeant la fin des hausses de frais en 2012, ainsi qu'une loi-cadre pour baliser les droits de scolarité. Le 24 septembre dernier, la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ) et la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ) dévoilaient ainsi leur plan d'action annuel contre la hausse des droits de scolarité.

Si la FEUQ lance cette pétition, c'est pour assurer un *« encadrement public [des frais] par l'Assemblée nationale »* et éviter ainsi que le gouvernement *« joue avec les droits de scolarité »* comme il l'entend, soutient Louis-Philippe Savoie, président de la FEUQ.

La FEUQ, comme la FECQ, qualifie *« d'inacceptable »* la proposition du Parti libéral du Québec d'augmenter les droits de scolarité à la moyenne canadienne (5 138 $ selon Statistique Canada) tout en les différenciant par discipline.

Réagissant à la tenue par le gouvernement d'une Rencontre des partenaires de l'éducation cet automne, M. Savoie a soutenu qu'il s'agissait d'une *« mauvaise pièce de théâtre aux conclusions qui semblent déjà écrites d'avance »*. Line Beauchamp, ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport, a en effet déjà annoncé que la hausse des frais était un impératif.

C'est pour cette raison que les fédérations tiendront une journée parallèle de réflexion sur l'éducation postsecondaire le 7 novembre prochain au parc Lafontaine. Malgré les dénonciations répétées de la forme que prendra la consultation gouvernementale, la FECQ et la FEUQ ont confirmé qu'elles y seront, soutenant n'avoir *« jamais pratiqué la politique de la chaise vide »*.

ARNAUD THEURILLAT-CLOUTIER

L'ASSÉ occupe les bureaux de la ministre de l'Éducation

Une cinquantaine d'étudiants ont occupé le vendredi 24 septembre, pendant une heure, le bureau de la ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport, Line Beauchamp. À l'appel de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ), les étudiants ont dénoncé l'annonce récente de la tenue de la Rencontre des partenaires de l'éducation cet automne, évènement qui a notamment pour objectif de fixer la hausse des droits de scolarité.

***« Nous refusons de participer à un processus consultatif dont la conclusion est déjà écrite »*, a soutenu Gabriel Nadeau-Dubois, porte-parole de l'ASSÉ. Il a également appelé à ce que le mouvement étudiant refuse *« de négocier l'appauvrissement des étudiantes et des étudiants du Québec »*. Cette action de désobéissance civile constitue un *« avertissement lancé à la ministre »*, selon l'organisation qui prévoit perturber la consultation.**

Membre de la Coalition opposée à la tarification et à la privatisation des services publics, l'ASSÉ a tenu à rappeler que cette visite-surprise s'inscrivait aussi dans une contestation générale des tarifications et compressions du dernier budget du Québec.

La ministre Beauchamp était présente à son bureau lors de l'occupation. Selon M. Nadeau-Dubois, après que les étudiants lui ont exposé leurs revendications, elle aurait déclaré *« prendre bonne note des commentaires »*. Selon le porte-parole, *« la ministre Beauchamp a montré très, très peu d'ouverture »* quant aux revendications étudiantes.

ARNAUD THEURILLAT-CLOUTIER

BOUFFE

LES COMPTOIRS ALIMENTAIRES DE JEAN-BRILLANT RÉNOVÉS (OU PAS)

PAS DE RÉNOVATIONS CHEZ VALÈRE

La cafétéria Chez Valère a été le théâtre de travaux durant tout l'été. Étonnamment, *« il n'y a pas eu de rénovations cet été »*, constate le directeur général des services auxiliaires de l'UdeM, Réjean Duval. *« L'Université a décidé d'utiliser la cafétéria et d'ouvrir son plafond afin de refaire du câblage et installer un système de gicleurs pour les salles de cours au-dessus. »* Ceux qui espéraient une abondance de prises de courant pour les ordinateurs portables dans la cafétéria devront encore attendre.

CAFÉ SATELLITE : SERVICE PLUS RAPIDE

Le Café Satellite a été remis à neuf. Entre autres, une ouverture sur le comptoir a été faite afin de changer l'endroit où sont disposées les distributrices thermos de café. Ainsi, les deux caisses vendent des gobelets vides et les consommateurs vont les remplir par eux-mêmes après avoir payé. *« Cela nous a permis d'augmenter le débit de service »*, a expliqué Réjean Duval.

Le Café Satellite, tout comme la cafétéria Chez Valère, est géré par l'UdeM. Il a une entente d'approvisionnement avec l'entreprise Van Houtte qui fournit tout le café – équitable seulement – du comptoir.

LA BRUNANTE MODERNISÉE

La deuxième phase des travaux a été complétée au Café bar La Brunante. Le bar est ouvert depuis le 22 septembre dernier.

« Le mobilier n'avait pas été changé depuis l'ouverture en 1991 », rappelle le secrétaire général de l'Association générale des étudiants et des étudiantes de la Faculté d'éducation permanente (AGEEFEP), Denis Sylvain. *« Nous avons donc décidé de rafraîchir le décor. Il y aura sept téléviseurs à écran plat et un nouveau système de son. »*

Les rénovations ont duré deux mois et ont coûté 20 000 $. L'argent nécessaire à ces rénovations vient uniquement du Fonds d'amélioration de la vie étudiante (FAVE) de l'UdeM. Le FAVE est financé à 100 % par la contribution des étudiants.

D'autres travaux sont à prévoir, au plus tôt l'été prochain, afin de moderniser la section qui entoure le bar. La première phase des rénovations a été effectuée à l'été 2009. La cuisine et le service d'alimentation ont alors été modernisés pour la somme de 40 000 $.

Le Café bar La Brunante est géré par l'AGEEFEP. Il embauche deux employés permanents et quelques employés à temps partiel, dont des étudiants. Tous sont non-syndiqués.

VINCENT ALLAIRE

Les micro-ondes de Jean-Brillant sont sales

Les micro-ondes au deuxième étage de Jean-Brillant sont tellement dégoûtants que certains étudiants préfèrent manger leurs lunchs froids. Conséquence de la malpropreté naturelle des étudiants ou complot de l'administration pour vendre plus de pizzas de Chez Valère ? *Quartier Libre* a tenté d'enquêter.

Pascal Charbonneau, udemien depuis bientôt quatre ans et étudiant au deuxième cycle en enseignement post-secondaire, affirme sans ambages que les micro-ondes du pavillon 3200 Jean-Brillant sont *« dégueulasses »*. Lorsqu'on lui demande si c'est l'aspect visuel décadent ou l'odeur nauséabonde qui le gêne dans son utilisation des appareils, M. Charbonneau confit que c'est *« les deux »*. Il poursuit : *« Parfois, j'avais l'impression que ma nourriture se mélangeait au fumet des résidus alimentaires et ça faisait un mélange vraiment pas bon. »*

Pascal Charbonneau n'a plus à côtoyer ces fours, car il étudie dorénavant au pavillon Marie-Victorin. Même s'il affirme qu'il n'a pas choisi son nouveau programme en fonction de la propreté des micro-ondes, le doute plane, et la situation est inacceptable.

Pour savoir qui est le responsable du nettoyage de ces appareils électroménagers permettant la cuisson rapide d'aliments destinés à la consommation humaine, *Quartier Libre* a contacté le bureau des services alimentaires de l'UdeM. Lyne, la réceptionniste, affirme qu'ils ne sont pas responsables des fours à micro-ondes. *« Vous appelez à cause de la propreté, c'est ça ? »*, poursuit la dame, curieuse.

À la Direction des immeubles, Michel Pharand soutient pourtant que ce sont bien les Services alimentaires qui sont responsables du nettoyage de ces appareils réchauffant les aliments grâce à un champ électrique continu appliqué entre l'anode et la cathode du magnétron, un dispositif qui transforme l'énergie cinétique en énergie électromagnétique, sous forme de micro-onde. Il se dit navré de la saleté repoussante des fours. Aux Services alimentaires, on nie pourtant en bloc être responsable du nettoyage de ces écuries d'Augias électroniques.

Alexandre Ducharme, attaché politique de la FAÉCUM, s'étonne lorsque *Quartier Libre* lui demande si la FAÉCUM est responsable des micro-ondes. *« J'en serais le premier surpris. J'imagine qu'ils ont été achetés grâce à un don des Services aux étudiants* (SAÉ)*, mais j'ai l'impression qu'ils ne sont la responsabilité de personne. »*

Cette situation inacceptable laisse planer une idée sombre et inquiétante : les micro-ondes ont-ils déjà été lavés ? Michel Pharand tente de réconforter l'étudiant moyen : *« Il est planifié, durant la phase III des rénovations du 3200 Jean-Brillant, de réaménager la salle où se trouvent les micro-ondes et les machines distributrices pour installer un lavabo et de nouveaux fours à micro-ondes. »*

Cela ne rassure pas Pascal Charbonneau, qui admet cependant que *« mon four à micro-ondes est aussi dégueulasse que celui du pavillon Jean-Brillant »*. Et si les étudiants étaient condamnés à avoir des micro-ondes sales ?

CHARLES LECAVALIER

ILLUSTRATION : ALEXANDRE PAUL SAMAK

MANGER bon marché
sans trop marcher

Voici trois restos qui vont changer vos midis. Des restaurants à budget étudiants ; pas trop loin de l'UdeM. Bon prix, bonne qualité, bonne bouffe.

BOUCHERIE DE PARIS

La Boucherie de Paris est le choix du gagnant. Ce bar à sandwich-boucherie-fromagerie-charcuterie propose un menu diversifié de sandwiches sur baguette avec un choix colossal de combinaisons. Un repas simple, pas cher et rapide qui vous donne le temps de consommer, de mastiquer et d'avaler en moins de 15 minutes. Fréquentée par une majorité écrasante d'étudiants et d'habitués du quartier, cette boucherie offre des sandwiches de 3 et 6 $ selon le choix de garnitures. On y offre une grande sélection d'à-côtés : desserts, produits gourmet et repas à emporter, qui sont par contre un peu plus cher.

Coup de cœur : Rillettes au fromage avec moutarde et piments forts.

(5216, avenue Gatineau)

CHEZ SINDIBAD

Parmi les dizaines de restaurants méditerranéens du quartier, Sindibad est le choix des connaisseurs : un menu similaire aux autres restaurants, mais une qualité et des portions nettement supérieures. Les affriolants pitas et plats libanais sont complétés par une salade et un choix de riz, de frites ou de patates à l'ail – délicieuses mais traîtresses si vous planifiez un rendez-vous amoureux. Par ailleurs, son taboulé est excellent. Les prix varient grandement selon les plats, avec un plafond de 10 $.

Coup de cœur : Si vous vous sentez d'attaque, essayez la monstrueuse poutine au poulet.

(5567, chemin de la Côte-des-Neiges)

CAFÉ NIDO

Le Café Nido est un sympathique bistrot italien. Il se démarque des autres restaurants par un menu midi qui varie tous les jours. Un combo de soupe, salade et pâtes y coûte entre 7 et 9 $? Oui madame ! Surtout que les pâtes maison sont meilleures que celles offertes dans n'importe quelle cafétéria de l'UdeM. Les paninis, très frais, sont aussi variés que le menu. Son ambiance conviviale invite à s'y arrêter pour un café et une pâtisserie. Profitez de l'automne : la terrasse est très agréable.

Coup de cœur : Combo de pâtes sauce rosée avec salade et soupe aux légumes.

(5693, chemin de la Côte-des-Neiges)

FRANCIS POULIOT

CHOIX DE LA RÉDACTION

LESLIE : Kashin Sushi : les sushis y sont toujours frais, et le sourire de la caissière est lumineux. (5147-A, Chemin de la Côte-des-Neiges)

CHARLES : La choucroute de Chez Valère. Elle est ignoble, mais les frites et les 2 saucisses en valent la peine.

CHRISTINE : Apportez un lunch, idéalement végétarien. La viande, c'est brun. Je n'aime pas le brun.

PATRICK : La soupe tonkinoise du restaurant Pho Lien : Ça réchauffe les soirs d'automne. (5703-B chemin de la Côte-des-Neiges)

NICOLAS (correcteur) : Je survis grâce aux sandwiches du café d'anthropologie. (situé au 3e étage de du pavillon Lionel-Groulx).

LAURENCE (correctrice) : Les sandwiches au poulet du restaurant portugais Mavi, savoureux. (5192, avenue Gatineau)

JEAN-SIMON
EXPERT-CONSEIL

Pourquoi Chez Valère s'appelle Chez Valère et autres questions existentielles

Chers amis, avec la session qui est maintenant bien démarrée, votre expert-conseil vous propose une revue des comptoirs alimentaires de l'« étage-bouffe » du 3200 Jean-Brillant.

« Jean-Simon, tous mes cours sont au pavillon 3200, Jean-Brillant. J'oublie toujours ma boîte à lunch en route vers l'université ce qui fait que je dois toujours manger sur le campus. Je n'ai pas encore trouvé d'endroit convenable pour m'approvisionner dans ce pavillon. Qu'as-tu à me suggérer ? » – Ruth.

Ruth, tu ne peux pas savoir à quel point le fait d'égarer ta boîte à lunch un peu partout fait de toi une femme en santé. Pourquoi ? C'est la preuve que tu n'as jamais « rencontré » les micro-ondes de ton pavillon [voir encadré]. Ce sont de véritables incubateurs à bactéries ! Cela étant dit, je te proposerai cette semaine trois endroits où tu mangeras de manière équilibrée et diversifiée.

Chez Valère : Une véritable cafétéria qui porte le nom pseudo-champêtre de Chez Valère. Pourquoi ? Malheureusement, je ne puis te répondre : je crains que même le meilleur journaliste d'enquête, Patrick Lagacé, ignore lui aussi la raison de cette dénomination. En toute honnêteté, Ruth, Chez Valère, moi, ça me fait penser à Chez Allaire dans *Watatatow*. Je n'arrive pas encore à savoir si c'est une bonne chose.

Passons. Chez Valère, c'est LA place pour manger un repas complet avant d'aller affronter un cours en amphithéâtre. Les menus sont diversifiés et leur rotation fait en sorte que tu ne mangeras pas toujours le même plat les mercredis. Parmi les choix que t'offre Chez Valère, certains plats sont plus satisfaisants que d'autres. C'est le cas du bœuf au jus qui saura t'apporter, lors de ces journées grises d'automne, réconfort et satiété.

Chez Valère, c'est également un service efficace, un bar à salades style Commensal, une couleur de Jello différente tous les jours et du café en quantité…

Café Acquis de droit : Avec sa grande sélection de sandwiches, soupes, salades et quiches, le Café Acquis de droit est certainement le meilleur endroit où aller lorsque tu es prise par le temps. Par contre, ton sandwich risque d'être moins long à manger que le temps que tu mettras à attendre à la caisse : la zone d'attente est plus petite que la garde-robe de l'expert-conseil.

Il se peut aussi, Ruth, que tu désires t'asseoir pour y manger en lisant un article percutant dans le *Pigeon Dissident*. À cet égard, sache que les étudiants de droit sont des gens sérieux pour qui se préparer à une carrière rime avec tailleur et talons hauts. Il ne faudrait quand même pas que ta présence affecte la concentration de ces étudiants qui font la fierté de notre institution.

La Brunante : Ce café-bar se démarque par son permis de boisson. Normalement, ce fait devrait attirer ton attention, Ruth. Il est normal, en sortant d'un cours d'introduction à l'histoire canadienne, de ressentir le besoin d'éponger son désarroi à grandes rasades de produits Molson. Mais La Brunante, maintenant munie de sept téléviseurs à écran plat, c'est plus que ça. C'est une enceinte sacrée où tant de liens se sont tissés entre des passionnés et où nombre de projets de société ont été débattus autour de produits alcoolisés.

Pour terminer, peu de gens y pensent, mais on y offre des cafés pour emporter à bon prix : donc lorsque la file du Café Satellite (communément appelé Van Houtte) débute au pavillon Lionel-Groulx, tu n'as qu'à entrer à La Brunante et en moins de deux tu auras ton breuvage chaud préféré entre les mains.

La prochaine fois, nous verrons pourquoi il ne faut pas prendre d'œufs cuits durs dans le bar à salades de Chez Valère.

Cette chronique aurait pu être une présentation de Banana Republic, boutique spécialisée en tailleurs et autres accessoires pour jeunes carriéristes.

JEAN-SIMON FABIEN

ILLUSTRATION : CHARLES LECAVALIER

• Fiscalisation des bourses de recherche •

Pauvres postdoctorants !

Le milieu de la recherche universitaire est pantois : les bourses postdoctorales seront maintenant taxées et les postdoctorants désormais imposés comme tous les travailleurs. Cette mesure, qui a été annoncée dans le budget fédéral, le 4 mars dernier, ne plaît pas à tous.

De 2006 jusqu'en mars dernier, les bourses fédérales des postdoctorants n'étaient pas soumises à l'impôt fédéral, au même titre que les bourses accordées au baccalauréat, à la maîtrise et au doctorat. Selon l'Association canadienne des postdoctorants (CAPS), la mesure annoncée réduira de 10 % le revenu des postdoctorants, qui oscille en moyenne entre 36 000 $ et 38 000 $ par année. Le gouvernement fédéral percevra cet impôt dès cette année, ce qui crée un trou important dans le budget personnel d'un chercheur qui n'avait pas vu venir cet imprévu.

Au Québec, ce débat implique directement 1 800 chercheurs concentrés à l'Université McGill, l'Université Laval et l'Université de Montréal. Au-delà de la fiscalisation des bourses, c'est le statut même des postdoctorants qui est au cœur de la polémique. Dans le milieu, on s'accorde pour dire qu'il s'agit d'un docteur qui poursuit une recherche ne menant pas à l'obtention d'un grade. Mais encore : le postdoctorant est-il un étudiant, un stagiaire ou un travailleur ?

Étudiant, travailleur ou stagiaire ?

Selon Louis-Philippe Savoie, le président de la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ), il ne fait pas de doute qu'un postdoctorant est un étudiant et qu'il doit obtenir les « avantages » qui accompagnent ce statut. Du côté du gouvernement fédéral, dans une lettre adressée à la CAPS, le ministre des Finances soutient que les *« stagiaires postdoctorants peuvent être comparés à nombre d'autres professionnels, tels que les avocats, les médecins résidents et les comptables, qui ont une période de stage rémunéré au début de leur carrière »*. C'est cette comparaison qui aurait servi de motivation à la mesure fiscale.

Pour la FAECUM, il s'agit d'une analogie boiteuse : *« C'est très différent, ces professionnels vont dans le privé dans leurs premières années »*, affirme Delphine Bouilly, coordonnatrice aux affaires académiques de cycles supérieurs de la Fédération. Quant aux postdoctorants, *« on parle de gens qui sont encore dans le circuit universitaire »*, ajoute-t-elle. Ils ne reçoivent pas à proprement parlé un salaire, mais bien des bourses.

Au sein de l'Association canadienne pour les études supérieures, regroupement de divers acteurs qui promeuvent les études supérieures et la recherche, la question n'est pas résolue. *« Nos membres sont divisés »*, affirme Jean-Pierre Gaboury, directeur général de l'organisation. Il explique que le traitement des postdoctorants à travers le Canada est éclaté. Plusieurs provinces imposent leurs postdoctorants ; d'autres non, comme le Québec.

Dans certaines universités, les postdoctorants sont considérés comme des *« employés, avec les avantages sociaux qui vont avec »* ; d'autres fois, on les considère comme des stagiaires. Dans ce dernier cas, les chercheurs ont des contrats à durée limitée et n'ont droit ni à l'assurance-emploi, ni à un fonds de retraite. L'Association n'a pas pris position face à la décision du gouvernement fédéral, mais demande à ce que le statut des postdoctorants soit uniformisé partout au pays.

Les conséquences

Selon la FEUQ, un tel changement causerait la perte de postdoctorants. Pour Mme Bouilly, le tout ne se conjugue plus au conditionnel : *« Le problème, c'est que ça se dirige pour rester comme ça, malgré les appels des groupes* [pour faire changer la mesure]. » Le fameux « exode des cerveaux » présent sur toutes les lèvres lorsqu'il est question du financement des universités laisse encore ici planer son spectre.

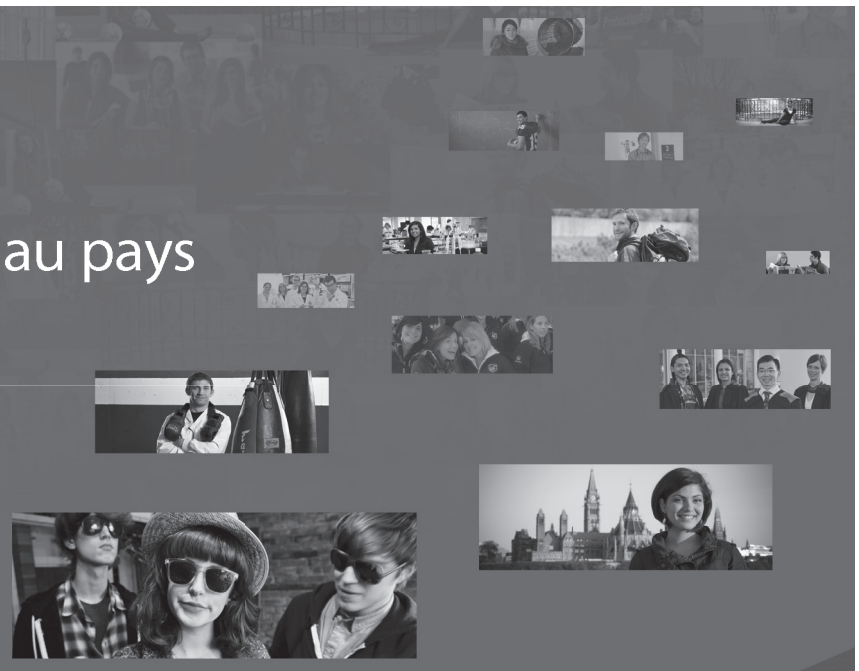
Le gouvernement fédéral ne voit pas les choses de la même manière. Refusant toute entrevue, il n'a daigné répondre aux questions du *Quartier Libre* que par courriel. Le gouvernement a rappelé qu'il avait accordé 45 millions de dollars supplémentaires aux conseils subventionnaires à la recherche dans son dernier budget, somme dont les postdoctorants vont en partie bénéficier. Une autre façon d'enrichir le sens de l'expression : *Donne d'une main pour mieux reprendre de l'autre*.

ARNAUD THEURILLAT-CLOUTIER

Université d'Ottawa | Études supérieures

Explorez avec les meilleurs chercheurs au pays

Votre expérience part d'ici.



uOttawa au Salon national de l'éducation

Visitez-nous au Salon national de l'éducation de Montréal, les 13, 14 et 15 octobre 2010, à la Place Bonaventure.

» uOttawa.ca

• Une webtélé à l'UdeM •

Dans les Internets près de chez vous

Un nouveau venu a fait son apparition dans le paysage médiatique du campus de l'UdeM au printemps dernier. Les étudiants bénéficiaient déjà d'une radio, CISM, et d'un journal étudiant, *Quartier Libre*. Ils se voient maintenant offrir la chance de faire de la télévision… sur Internet! Entrevue avec les têtes pensantes du projet, Elie Abouwaked, Anouck Serra-Godard et Mael Demarcy-Arnaud.

L'un étudie dans le domaine des communications, un autre en cinéma et le troisième en sciences sociales. Les membres fondateurs du projet UniversiTV sont tous animés d'une passion et d'un désir commun : donner la parole aux étudiants de l'Université de Montréal. Pour Anouck Serra-Godard, directrice adjointe de la webtélé, *« la priorité est vraiment de donner la parole aux étudiants et de leur permettre de mettre la main à la pâte dans le processus de création d'une émission, que ce soit à l'animation, à la réalisation, à la prise de son ou au montage. »* UniversiTV se veut un projet rassembleur et les membres rencontrés ont tous insisté sur le fait que la participation des étudiants de tous les programmes était encouragée.

Elie Abouwaked et Mael Demarcy-Arnaud, accompagnés d'autres membres tout aussi impliqués et dévoués, ont lancé le 11 mars dernier l'émission Web *Oubliez tout ce que vous savez (OTVS* pour les intimes) pour laquelle ils ont créé un panel de discussion sur le sommet climatique de Copenhague. À la suite de cette enrichissante expérience, les fondateurs du projet se sont rendu compte de tout le potentiel de la plateforme Web et du besoin de lancer un nouveau médium étudiant. UniversiTV était née.

Un processus sérieux

Même si tout est fait bénévolement chez UniversiTV, les créateurs du projet ont, dès le départ, voulu créer une tradition de qualité et de professionnalisme. Pour Mael Demarcy-Arnaud, étudiant à la maîtrise en cinéma et diplômé en cinéma et télévision, *« il est préférable de créer une émission de qualité par mois que d'en faire une par semaine bâclée »*. Spécialiste des questions techniques, ce dernier rappelle tout le travail à faire derrière la caméra, puis au montage : *« Souvent les étudiants ne savent pas à quel point réaliser une émission de qualité demande du temps. »*

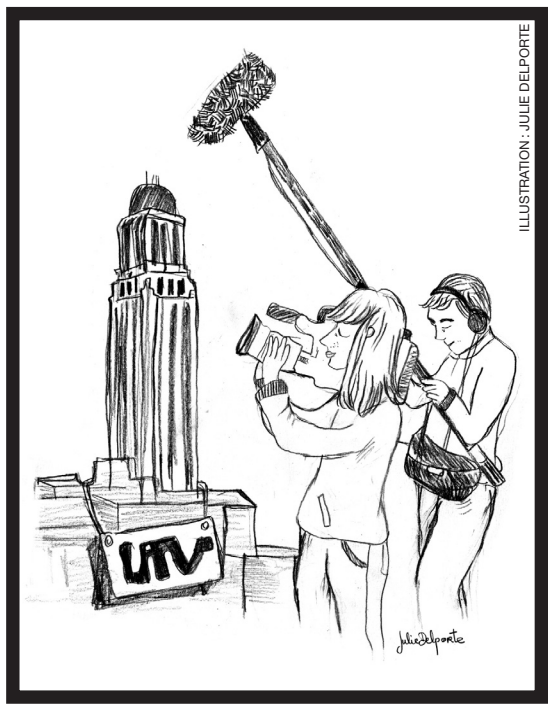


ILLUSTRATION : JULIE DELPORTE

Le comité de création de la webtélé soutient qu'il encourage la libre pensée et laisse le champ libre aux étudiants. Certains critères doivent toutefois être respectés en ce qui a trait à la diffusion de contenu vulgaire ou qui ne met pas en valeur la communauté étudiante, soulignent toutefois les initiateurs du projet. Ainsi, il serait inacceptable de filmer des fêtes où des étudiants sont en train de boire.

Le sérieux de la démarche ne fait pas que se traduire lors de la production d'émissions, mais également dans la construction d'une structure administrative qui saura assurer la pérennité du projet. *« Depuis le départ, on a la continuité du projet en tête, on veut laisser des traces, des sentiers, pour qu'UniversiTV soit encore dans le paysage médiatique udemien dans les années à venir »*, souligne Elie Abouwaked, directeur général de la webtélé. Ainsi, UniversiTV s'est dotée d'un conseil d'administration et de règlements définissant le fonctionnement de la télé en ligne.

Investissement personnel

Produire des émissions, même sur le Web, peut se révéler dispendieux. Alors qu'aucun engagement financier n'avait été pris par l'administration de l'UdeM, les créateurs d'*OTVS* ont déboursé de leur poche au printemps dernier près de 4000 dollars afin de mener à bien leurs objectifs.

Depuis, et ce même si l'Université n'a toujours pas chiffré son appui au projet, les coups de pouce se sont multipliés afin de permettre à la webtélé étudiante de croître. Une importante partie du matériel aujourd'hui utilisé par UniversiTV est prêté par la Direction générale des technologies de l'information et de la communication (DGTIC), alors que des salles de montage sont mises à la disposition des créateurs étudiants par le Service des activités culturelles (SAC).

Même s'ils sont conscients que l'espace manque terriblement sur le campus, les artisans d'UniversiTV souhaitent que leur médium puisse avoir un local, question d'être plus accessible et de créer plus facilement des liens avec les étudiants. Malgré tout, les trois compagnons sont très heureux de l'aide de l'Université *« qui a cru dans le projet dès le début »*, affirme Anouck Serra-Godard.

Toujours en recrutement

Même si l'équipe d'UniversiTV se dit satisfaite de l'engouement suscité par le bouche à oreille et la présence du diffuseur sur les réseaux sociaux, cette dernière rappelle que le web-télé est toujours à la recherche d'artisans et de créateurs motivés à accomplir un travail de qualité sans compter les heures. *« Même si le spectacle de la rentrée et notre kiosque nous ont beaucoup aidés à accroître notre visibilité sur le campus, on tient vraiment à ce que les étudiants sachent que nous sommes ouverts à leurs propositions »*, conclut Anouck Serra-Godard.

MATHIEU GOHIER

5 choses à faire en attendant l'ascenseur du Lionel-Groulx

Il est 8h27. Les cours commencent dans trois minutes. Vous vous empressez de monter la côte Jean-Brillant pour arriver à temps. Une fois entré dans le Lionel-Groulx, malheur! Vous n'êtes pas seul. Une dizaine de personnes attendent l'ascenseur qui ne se décide manifestement pas à descendre. Heureusement, voici cinq solutions qui sauront mettre un baume sur votre cœur en peine.

1- Prendre l'escalier

Si votre cours est au troisième étage, cette solution devrait venir d'elle-même. Par contre, si vous devez vous rendre au neuvième, la situation est délicate. En effet, si arriver à l'heure est votre but principal, vous serez peut-être porté à attendre ledit ascenseur. C'est beaucoup espérer. Si vous êtes claustrophobe et préférez attendre que la densité de la population s'amenuise, oubliez tout de suite le secours mécanique et montez en courant. Autrement, l'exercice physique a un effet généralement positif sur votre santé ; des tas d'affiches collées un peu partout vous le rappellent ironiquement.

2- Apprendre le mandarin

Si vous n'êtes pas du genre à vous entraîner pour le triathlon, une autre solution s'offre à vous. Vous n'arriverez pas à l'heure, vous l'avez accepté. Alors, autant bien s'éduquer plutôt que de faire le pied de grue. Avec un peu de chance, vous aurez sans doute le temps de passer en revue les 47350 caractères de cette formidable langue. Quant à la prononciation délicate du mandarin, vous aurez certainement la chance de faire connaissance avec d'authentiques étudiants chinois attendant avec vous l'ascenseur du chanoine.

3- Trouver un autre nom au pavillon Lionel-Groulx

Le chanoine Lionel-Adolphe Groulx est un des pionniers de la discipline historique au Québec. Pourtant, vous n'appréciez pas particulièrement son essai *L'Appel de la race* dans lequel il prône la pureté du sang canadien-français et fustige les mariages mixtes. D'autant plus que la jolie Lijuan avec qui vous pratiquez votre mandarin vous est tombée dans l'œil et que vous commencez à l'apprécier de plus en plus.

4- Fonder une famille

Il est préférable de ne pas faire cette étape dans le hall adjacent à l'ascenseur. Pour les détails, vous saurez bien comment vous y prendre.

5- Laisser tomber les études universitaires

Le petit Liang a déjà trois ans et Lijuan attend votre deuxième enfant. L'état du solde de votre compte à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines est désastreux. Vous auriez vraiment dû renouveler ce livre de Siegfried Kracauer qui traînait au fond de votre sac lorsque vous êtes arrivé. Et puis, soudainement, vous vous rendez compte que vous n'en avez rien à faire de Kracauer. Vous n'y comprenez rien de toute façon et la vie du petit Liang vous ramène sans cesse aux choses essentielles de l'existence, qui n'ont rien à voir avec les considérations sur le cinéma et la modernité d'un vieil Allemand mort. Vous abandonnez l'idée de vous surspécialiser, et vous trouverez un véritable métier qui vous permettra de passer du temps avec votre famille et de ne plus avoir à attendre un ascenseur qui ne viendra jamais. Vous jetez le livre de Kracauer à la figure du nouveau venu qui vient d'entrer (parce que vous êtes désormais plusieurs centaines à faire la queue), vous faites votre chemin jusqu'à la sortie en prenant le petit Liang dans vos bras et vous dites bonjour au soleil en souriant. Là, vous avez l'air idiot, évidemment, mais vous êtes heureux et vous ne penserez plus jamais à l'ascenseur du Lionel-Groulx.

SAMUEL MERCIER

Le financement intégré

Delphine Bouilly,
coordonnatrice aux affaires académiques des cycles supérieurs
acadcs@faecum.qc.ca

aux étudiants des cycles supérieurs pendant une durée déterminée, généralement la durée normale du programme d'études. Ce financement est assuré par une combinaison de différentes sources de revenus, qui peuvent comprendre des bourses internes et externes, des auxiliariats

Où en est le financement intégré à l'Université de Montréal ?

À l'Université de Montréal, la Faculté des études supérieures et postdoctorales (FESP) a initié la réflexion sur l'implantation du financement intégré en formant un groupe de travail sur la question, et a adopté des principes directeurs en vue de l'application du financement intégré à l'Université de Montréal. La FESP sensibilise depuis les différentes unités académiques à se doter de politiques de financement intégré pour leurs étudiants aux cycles supérieurs.
La direction de l'Université de Montréal a reconnu elle aussi le besoin d'assurer le financement de ses étudiants aux cycles supérieurs, en vue de favoriser leur diplomation.

Quelles sont les sources de financement disponibles ?

Comme mentionné plus haut, le concept du financement intégré consiste à agencer adéquatement différentes sources de financement. Dans ce qui suit, un aperçu des différents types de sources de financement disponibles est présenté.

Bourses externes

Les bourses externes comprennent principalement les bourses des organismes subventionnaires fédéraux (IRSC, CRSNG et CRSH) et provinciaux (FRSQ, FQRNT et FQRSC). Ces bourses sont attribuées par concours. Les étudiants admissibles à ces divers programmes sont encouragés à en faire la demande. Les dates limites pour ces demandes sont généralement au début de la session d'automne précédant le début du programme (donc parfois plus d'un an à l'avance). Toutefois, suite à l'annonce de la fusion des organismes subventionnaires provinciaux lors du dernier budget du gouvernement, des changements pourraient avoir lieu au cours de l'année. Pour plus d'information, consultez notre guide sur les organismes subventionnaires.

D'autres programmes de bourses externes peuvent exister, renseignez-vous auprès de votre unité académique ou au répertoire des bourses, prix et prêts de www.bourses.umontreal.ca

Bourses internes

La FESP distribue chaque année un ensemble de bourses d'excellence, avec divers critères d'admissibilité selon le secteur d'études ou le besoin financier. Des programmes particuliers de bourses de fin d'études, de passage direct ou accéléré au doctorat et de bourses de maternité sont aussi disponibles. Pour en connaître davantage sur ces programmes et leurs modalités, consultez le site web de la FESP, au www.fesp.umontreal.ca.

De plus, chaque unité académique reçoit annuellement un fonds réservé pour des bourses destinées aux étudiants des cycles supérieurs. Chaque unité établit ses critères de distribution pour ces bourses. De plus, certains professeurs ont à leur disposition des fonds de recherche permettant de financer des bourses pour leurs étudiants aux cycles supérieurs. Consultez votre unité académique pour connaître ses pratiques en ce sens.

Auxiliariats d'enseignement et de recherche

Plusieurs postes d'auxiliaires d'enseignement et de recherche sont disponibles à travers le campus pour les étudiants aux cycles supérieurs. Un auxiliaire d'enseignement assiste un professeur ou un chargé de cours pour l'enseignement d'un cours, par exemple par des tâches de monitorat ou de correction. Un auxiliaire de recherche effectue un travail de recherche pour le compte d'un professeur ou d'un chercheur. L'annonce et l'attribution de ces postes se fait au niveau des unités académiques.

Pour plus d'information, consultez le site web du Syndicat des étudiants salariés de l'Université de Montréal (SÉSUM) au www.sesum.org ou votre unité académique.

Charges de cours

Enfin, les étudiants aux cycles supérieurs, en particulier au doctorat, peuvent obtenir des postes de chargés de cours. Un chargé de cours est responsable de l'enseignement d'un cours. L'annonce et l'attribution de ces postes se fait au niveau des unités académiques.

Pour plus d'information, consultez le site web du Syndicat des chargées et des chargés de cours de l'Université de Montréal (SCCCUM) au www.scccum.umontreal.ca ou encore votre unité académique.

Le régime collectif
de soins de santé
et dentaires **de la FAÉCUM**

ÇA DONNE DE L'ASSURANCE !

Votre couverture

Soins de santé
vaccins, chiropratique, physiothérapie, diététique, massothérapie, naturopathie, hospitalisation, etc.

Soins de la vue
examen, lunettes ou lentilles cornéennes, correction de la vue au laser

Soins dentaires
examen, nettoyage, plombage, traitement de canal, extraction de dents de sagesse, etc.

Assurance voyage
120 jours par voyage, 5 000 000 $ par accident, assurance annulation et assurance interruption en cas d'urgence médicale

Des réseaux pour compléter votre couverture

Vous pouvez compléter avantageusement votre couverture en consultant un membre du réseau dentaire, du réseau de la vision, du réseau de physiothérapeutes ou du réseau de chiropraticiens.

Trouvez votre professionnel sur **www.santeetudiante.com**

Inscription familiale

Vous pouvez inscrire les membres de votre famille (conjoint et personnes à charge) au régime en payant des frais supplémentaires aussi avantageux que les vôtres.

Changement de couverture (retrait/inscription familiale)

Consultez le site Internet de l'ASÉQ pour connaître les modalités et les procédures. Tout changement doit être apporté entre le 1er et le 30 septembre 2010.

Le Centre de service aux membres est là pour vous aider de 9 h à 17 h, du lundi au vendredi

(514) 789-8772
Sans frais : 1 866 795-4432

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

santeetudiante.com
mon plan d'avenir

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

AVIS ÉLECTORAL

Postes électifs à combler pour 2010-2011

Chaque année, la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) renouvelle son bureau exécutif, son conseil administration et ses officiers d'assemblée. Lors du 34e congrès tenu en mars dernier, six des huit administrateurs furent élus, laissant deux des postes réservés aux cycles supérieurs vacants. Le présent document constitue l'avis officiel ainsi que l'avis d'ouverture de la période de mise en candidature afin de pourvoir les postes électifs laissés vacants au sein de la FAÉCUM pour l'année 2010-2011.

Deux (2) postes du conseil d'administration

Postes réservés à des étudiants de cycles supérieurs.

Conditions d'éligibilité

-Être membre de la FAÉCUM;
-Ne pas être employé permanent de la FAÉCUM;
-Être inscrit à un programme de cycles supérieurs.

Une personne qui désire se porter candidate à un poste d'administrateur du conseil d'administration de la FAÉCUM doit, avant l'ouverture du congrès d'élection :

-Avoir obtenu une lettre d'appui de son association étudiante (si celle-ci est membre de la FAÉCUM) ou de trois (3) associations étudiantes membres de la FAÉCUM (si son association étudiante n'est pas membre de la FAÉCUM). ;
-Avoir visité au moins cinq (5) associations étudiantes membres de la FAÉCUM et obtenir de chacune une lettre de visite.

Note : Une seule candidature par association étudiante membre sera retenue pour l'ensemble des postes électifs à combler au sein du conseil d'administration de la FAÉCUM. Il y a actuellement des administrateurs issus des associations étudiantes de science politique et études internationales, philosophie, relations industrielles, communication, physique et d'orthophonie et audiologie.

Les élections auront lieu lors de la XXXIVe séance du congrès annuel de la FAÉCUM, les 19, 20 et 21 mars 2010, à Montréal. Tous les candidats aux postes électifs à combler pour l'année 2010-2011 doivent y être présents; le moment précis du scrutin leur sera communiqué ultérieurement.

Les candidats doivent transmettre leur dossier de candidature à Mathieu Lepitre, coordonnateur aux affaires universitaires, à universitaire@faecum.qc.ca, avant le 6 octobre 2010 à 18 h. Ce dossier est constitué de :

-Une lettre de motivation, d'un maximum de 300 mots, qui sera rendue publique, et
-Une preuve d'adhésion à la FAÉCUM (preuve de fréquentation scolaire, horaire de cours, facture de frais de scolarité, etc.).

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca
twitter
facebook

Pour de plus amples informations

Consultez le Règlement concernant les élections, ou Contactez Mathieu Lepitre, coordonnateur aux affaires universitaires, par courriel à universitaire@faecum.qc.ca, ou par téléphone au 514 343-5947.

FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Téléphone : 514-343-5947 • Télécopieur : 514-343-7690 • Courriel : info@faecum.qc.ca

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

Culture hors-champs

En région, les soirées sont parfois longues à veiller sur le perron. C'est pourquoi certains jeunes ont décidé de se réunir en coopératives et de faire bouger la place. Un peu partout au Québec, ils créent des centres culturels qui font office de bar, de salle de spectacle ou de centre de diffusion des arts de la scène.

À peine un jeune Québécois sur dix né en région décide de ne pas quitter son village natal pour l'attrait des grandes villes. Normal, quand il n'y a rien à faire le samedi soir. Pour contrer l'ennui, certains ont décidé de fonder des coopératives culturelles qui servent à la fois de bar, de salle de spectacle et de centre de diffusion des arts de toutes sortes. Ils ont pour but de stopper la dévitalisation de leur patelin et de promouvoir la culture locale, tout en attirant des artistes d'ailleurs.

« Ici, c'est surtout le manque d'accès à la culture qui m'a frappé », souligne Thierry Sirois, étudiant établi temporairement à Jonquière. *« Quand j'étais à Montréal, c'était facile de rencontrer des gens avec les mêmes intérêts que moi dans des évènements culturels »*, poursuit-il. Thierry parle de groupes de musique, du bouillonnement culturel qui existe à Montréal et dont il s'ennuie. Il aime malgré tout son expérience au Saguenay. *« Avec le temps, j'ai trouvé le moyen de rencontrer des gens qui partageaient certaines de mes passions. »* Un nouveau Saguenéen ? *« Non, non. Moi je reviens à Montréal bientôt. J'ai hâte. Dans six mois. »*

L'organisme Solidarité rurale du Québec affirme que la mobilisation des milieux ruraux est principalement tributaire de leur potentiel à retenir et à attirer de nouveaux résidants, de nouveaux talents et de nouvelles compétences. Dans un colloque intitulé *Culture des villes. Culture des champs* à Victoriaville au début de l'été, Éric Forest, maire de la ville de Rimouski, rappelait que la culture fait partie des facteurs de rétention des jeunes migrants au Québec, parce qu'elle est source de fierté, d'appartenance et de revitalisation. *« Il faut que les gens aient le goût de s'installer chez nous, d'y demeurer, et la culture est un des leviers, à mon avis, fondamentaux de ce grand défi que les collectivités ont à relever aujourd'hui »*, explique-t-il.

Coopérative culturelle

Comme Thierry Sirois l'évoquait, les milieux ruraux au Québec manquent de vie culturelle, c'est-à-dire de lieux de rassemblement créatifs et stimulants. C'est pour cette raison qu'on voit émerger des centres culturels depuis quelques années, un peu partout au Québec. En 2003, dans la revue *Action nationale*, Marc-Urbain Proulx, professeur d'économie à l'Université du Québec à Chicoutimi, soulignait à ce sujet « [...] les succès de l'économie sociale, des coopératives, de l'entraide communautaire et du développement local en général ».

Les coopératives qui voient le jour sont d'innovateurs hybrides entre un pub, une salle de spectacle, une galerie d'art, un café, une micro-brasserie… Un concentré de culture dans des milieux où l'offre manque cruellement. Ce genre d'idées fait ainsi boule de neige, et l'on voit ce canevas – coopérative à la fois bar, salle de spectacle, lieux de vernissage et promoteur de produits locaux — se multiplier au Québec.

Socalled en plein atelier sur la créativité.

Difficultés

En 2008, Christine Bricault et Myriam Simard dressaient le portrait de la situation dans une revue de littérature sur les *Atouts, difficultés et défis des entreprises culturelles d'économie sociale en milieu rural* (INRS). Les deux chercheuses concluaient sur l'importance de la culture en région : *« Non seulement les organismes d'économie sociale peuvent-ils agir comme facteur de maintien, mais ils permettent également une forme de redynamisation du territoire. »* Elles soulignaient aussi les principaux problèmes quant à la création de lieux culturels en région : *« Les principales difficultés auxquelles se heurtent les projets et activités culturels en milieu rural sont la faible densité de population, le manque de moyens financiers des collectivités, l'absence d'infrastructures et l'éloignement. »* Des artistes de renom passent malgré tout régulièrement dans ces salles loin de Montréal. Patrick Francke-Sirois, guitariste du groupe Maken Kozapo, reprenait en d'autres termes les problèmes que citaient Mesdames Bricault et Simard : *« Le problème, en région, c'est plutôt d'attirer des gens lors d'événements culturels. Les gens se déplacent peu lorsqu'ils ne connaissent pas ce qui joue. Le meilleur moyen est alors de jouer avec un groupe local. Alors, parfois, Malajube et Karkwa se ramassent devant des foules de 10-20-30 personnes, malgré leur "statut hot" à Montréal. »*

À noter, les billets pour Socalled et We Are Wolves se vendaient 15 $ en septembre à La Chasse-Galerie à Lavaltrie. Ça donne envie de sortir de Montréal.

CHARLOTTE BIRON

Le nom « d'Honoré

PHOTOS : LESLIE DOUMERC

UdeM
à Laval, Longueuil et Terrebonne
C'est tout PRÈS !
HIVER 2011
www.laval.umontreal.ca
www.longueuil.umontreal.ca
www.terrebonne.umontreal.ca
Université de Montréal

Socalled raconte son processus créatif dans un son/image, à découvrir sur quartierlibre.ca

@

Quand le *y'able* descend à Lavaltrie

Sur une terrasse ornée de torches anti-bibittes, l'artiste montréalais Socalled tente désespérément de réanimer un accordéon malade bandé de ruban métallique. À un mètre de lui, entre deux tentatives de faire décoller cette tranche d'orange du fond de sa pinte de bière, un jeune homme questionne maladroitement l'artiste sur sa perception de l'univers musical. Dans le coin droit, un enfant de sept ans sirote nonchalamment une boisson gazeuse avec ses grand-parents. Que se passe-t-il ici ? C'est la Chasse-galerie.

Lavaltrie, dernière banlieue à l'est de Montréal, est un lieu dont la singularité repose principalement sur la présence du Café culturel de la Chasse-galerie, une salle de spectacle coopérative de 80 places mise sur pied en juillet 2006. Avant la Chasse-galerie, il y avait bien Le Magnifique, salon de quilles 12 étoiles, et La Frite, restaurant de cuisine chinoise ; mais en termes de culture, un manque se faisait sentir. *« Une coopérative émerge toujours d'un besoin,* explique Jean-Sébastien Martin, directeur général de l'établissement. *Avant, à chaque fois qu'on parlait de Lavaltrie dans les médias, c'était pour évoquer un drame familial ou un événement lié aux motards. »* Projet imaginé dans un cadre académique, construit sur les reliques d'une vieille grange qui a dû être retapée du plancher jusqu'au plafond, le Café culturel de la Chasse-galerie est devenu depuis quelques années l'incontournable culturel de la région.

Heinrich le lutin est le sixième membre du groupe de Socalled.

Fierté culturelle 101

« La Chasse-galerie fait en sorte que les gens de la région ne considèrent pas la culture comme quelque chose qui se passe seulement à la télévision, considère Éric Violette, comédien et musicien. *Les gens capotent à être en contact direct avec la culture. »* Ce samedi-là, en après-midi, Socalled offre, sans formalité, un atelier sur la créativité devant une vingtaine d'individus. Plus tard, il donnera un désopilant spectacle sur la scène intimiste de l'établissement. Il est loin d'être le premier artiste à fouler les planches de La Chasse-galerie. L'aventure a commencé avec Linda Lemay, puis a interpellé, entre autres, Vincent Vallières et Karkwa, et se poursuit, en février, avec le chanteur pop britannique établi à Montréal David Usher. David Usher ? *« Son agent l'a convaincu en lui expliquant que La Chasse-galerie est une place où, on ne sait pas trop pourquoi, tous les artistes vont »*, rigole Jean-Sébastien Martin, en expliquant que pour roder des spectacles, la salle présente des avantages considérables, dont une acoustique intéressante et une proximité avec le public qui offre une vue imprenable sur l'appréciation des performances. *« Quand ils testent quelque chose, ils ont la réaction du public en pleine face »*, dit-il.

Afin d'offrir une combinaison d'artistes connus et moins connus, le directeur de la programmation négocie avec les agences : contre plusieurs artistes professionnels émergents, un gros nom. *« C'est un retour de la balle, une monnaie d'échange »*, explique-t-il, en précisant qu'il fait partie de la mission de la coopérative d'offrir aux artistes locaux des installations de spectacle accessibles. Et comment une salle de spectacle de 80 places qui vend des billets et de la bière à des prix honnêtes survit-elle ? Sans la contribution de la caisse populaire Desjardins, la salle de spectacle n'existerait pas. Le bâtiment est prêté par la Ville. *« Plutôt que d'avoir des objectifs de rentabilité, on vise à générer une stabilité d'emploi et à fournir des conditions de travail optimales. La coopérative, c'est un moyen de se sortir du capitalisme extrême et de l'ultralibéralisme »*, commente le directeur général. Au cœur des spectacles, projections cinématographiques, expositions et événements de tous acabits présentés à La Chasse-galerie, il semble y avoir l'esprit d'équipe.

Un certain samedi soir, Socalled, après avoir fait, l'accordéon aux épaules, le tour de la salle à quelques reprises, performe une composition inédite. *« On a attendu d'être à Lavaltrie pour faire ça,* dit-il. *On nous avait dit qu'il y aurait un très bon public, et c'est vrai ! »* Un homme à la tête blanche, visiblement enflammé par le rap de Socalled, scande son appréciation tout en soufflant dans sa bouteille de bière pour ajouter une note personnelle au spectacle. Toutes les générations occupent l'espace, à savourer quelque bière de L'Alchimiste, micro-brasserie établie tout près, à Joliette.

Avec tout ça, quelques-uns se rappellent du conte d'Honoré Beaugrand, qui a donné son nom à l'endroit. Des bûcherons y font un pacte avec le diable afin d'aller voir leurs femmes et de chasser l'ennui. Certains soirs, on croirait que le diable est descendu à Lavaltrie.

CHRISTINE BERGER

«Chasse-galerie» est issu d'un conte Beaugrand.

Petit samedi créatif à Lavaltrie.

Bienvenue au Paradis

Avant 2005, la ville de Rimouski était un « no man's land » culturel, jusqu'à ce que six organismes culturels investissent dans un vieux cinéma sur le point de fermer ses portes pour y créer le Paradis.

« *Les Montréalais croient toujours qu'il ne se passe rien en dehors de leur ville,* dit Cybel Chagnon, responsable des espaces en location et des communications du Paradis et originaire de Montréal. *Pourtant, il y a une grande offre culturelle dans les régions. C'est particulièrement vrai dans le Bas-du-Fleuve.* » En effet, ça bouge à Rimouski. La ville compte notamment un festival de jazz, un festival de films pour enfants, et un salon du livre (*« le plus ancien au Québec »,* souligne Cybel Chagnon).

Si les étudiants de l'Université du Québec à Rimouski (UQAR) et du cégep local de même que les Rimouskois et Rimouskoises peuvent se frotter aux arts en tous genres, c'est aussi grâce à la Coopérative de solidarité Paradis. Ouverte en 2005 dans un cinéma qui avait vu de meilleurs jours, l'endroit regroupe six organismes au but commun : stimuler la création et la diffusion d'œuvres artistiques dans la région.

Le tout a débuté avec Claude Fortin et son centre de production et de diffusion de cinéma régional, le Paralœil. Dès 2002, son organisme fait l'acquisition de l'Audito, un vieux cinéma tombé en difficultés avec l'arrivée d'un concurrent, et y offre des projections, en plus de formations en montage vidéo et en production. Depuis 2005, cinq autres organismes ont rejoint le Paradis : Caravansérail (art visuel), les Éditions du Berger Blanc (éditeur du journal *Le Mouton NOIR*), la Ligue d'improvisation de Rimouski, Tour de bras (musiques d'improvisation et arts sonores) et le Théâtre l'Exil.

« Les fondateurs n'ont eu aucune aide, aucune subvention, se rappelle Sarah Landry, agente de développement au Conseil de la culture du Bas-Saint-Laurent. *Ils ont démonté les sièges de certaines salles un à la fois et ils se sont autofinancés. Mais, au début, c'était précaire. »*

Vocation communautaire

Loin d'être un club fermé, le Paradis a choisi d'offrir ses services à la communauté rimouskoise. *« Nous voulions que ce lieu puisse servir à d'autres que nous »,* dit Claude Fortin. Ainsi, le Paradis ouvre ses portes aux artistes en herbe, comme aux plus expérimentés. Sa salle rouge peut accommoder 225 personnes debout, tandis qu'à l'étage la salle bleue accueille 120 personnes dans les anciens sièges fixes du cinéma. *« Attrait non-négligeable, le Paradis offre la seule salle de cinéma avec un permis d'alcool »*, affirme Cybel Chagnon. S'ajoutent à cela équipements, ateliers et formations. Les utilisateurs peuvent de plus compter sur cinq employés à temps plein, un gérant de café, douze membres de soutien et un organisme culturel de soutien. Aujourd'hui, près de 50 % des activités sont réalisées par des non-membres.

« C'est un lieu où les gens peuvent se rencontrer et qui permet une communauté artistique commune et colorée », explique Cybel Chagnon.

Journée portes ouvertes au Paradis

PHOTO : GRACIEUSETÉ PARADIS

L'endroit a aussi donné un nouveau souffle à la vie culturelle de la région. Entre 1995 et 2005, Rimouski a connu un *« un creux historique »* en terme d'activités culturelles, raconte Sarah Landry. *« Le Paradis a vraiment créé une industrie culturelle, surtout autour de Paralœil*, dit celle qui a également siégé sur le conseil d'administration du Paradis. *On voit des cinéastes qui viennent s'installer ici, des couples d'artistes qui choisissent Rimouski ou des jeunes qui décident de ne pas partir. C'est difficile à quantifier, mais on le sent. »* Elle ajoute que la majorité des artistes diffusés au Caravansérail et au Paralœil provient de l'extérieur de la région.

Le Paradis a d'ailleurs reçu de nombreuses distinctions pour souligner son apport à la vie communautaire. En 2008, la Ville de Rimouski lui a remis le Prix organisme culturel rimouskois de 2008. L'organisme a aussi remporté en 2005 le Prix Cirque du Soleil qui souligne l'engagement culturel et social dans la communauté dans le cadre du Concours québécois en entrepreneuriat.

Maintenant, l'équipe du Paradis souhaite déménager ses locaux du quartier résidentiel où ils se trouvent vers le centre-ville, afin d'être plus accessible. Le déménagement permettrait aussi de sortir des locaux *« beaux mais vieillots »*, comme les décrit Sarah Landry. Le projet est coûteux et les démarches s'annoncent longues. Et bien que la situation financière de l'endroit s'améliore, le Paradis, comme toutes les coops, n'a pas droit à des subventions gouvernementales. *« On peut avoir des subventions pour l'équipement*, explique Sarah Landry, *mais les coops tombent dans un vide juridique. »*

SARAH-ÉMILIE NAULT
en collaboration avec
PATRICK BELLEROSE

Brasse, camarade

Jean-Pierre Boutin et sa copine ont quitté Montréal pour retourner vivre à Matane. Ils y ont ouvert la Fabrique, une brasserie artisanale, un pub et une future salle de spectacle. Le tout, à la sauce égalitaire.

« *On est en pleine heure de lunch, ce serait mieux de rappeler quand on ne sera plus dans le* rush », raccroche rapidement Véronique DeRosby. Quand je réessaie de lui parler, elle me passe Jean-Pierre Boutin, *« le responsable des communications »* et son conjoint. Bruits de fond, *grichements* d'interurbain, Jean-Pierre Boutin prend le combiné avec son accent. C'est l'histoire de la naissance de la Fabrique qui m'intéresse : *« On a habité à Montréal. On avait brassé des bières à la maison, puis Véronique s'intéressait à la bouffe. On est revenus à Matane en 2004. »* Au couple se sont joints Valérie Legrand, Martin Grant et Karine Courcy pour fonder la coopérative Cabestan et créer la Fabrique il y a quelques mois. Jean-Pierre Boutin ajoute : *« On a choisi de fonctionner en coopérative, ça correspondait à nos valeurs, à nos idées. Que tout le monde soit égal. »*

Leur coopérative-brasserie-pub se trouve en plein centre-ville de Matane. *« En termes de resto-bar, à Matane, il n'y avait pas grand-chose avant »,* explique Jean-Pierre Boutin. *« Moi, je viens d'ici et ma conjointe vient des Méchins, qui n'est pas loin de Matane »,* dit-il quand je lui demande pourquoi Matane.

Au programme : bouffe, bières, culture

À la Fabrique, menu midi du 17 septembre dernier : sandwich *Oktoberfest* avec choucroute et saucisses à la bière de Nature Highland ou burger de poulet cajun et mayo-avocat et *chipotle*. Les cinq fondateurs de l'endroit veulent faire découvrir d'autres saveurs aux gens de la région. Ils veulent aussi faire goûter des bières produites sur place, des bières de micro-brasseries artisanales québécoises, des bières importées et des alcools fins du terroir régional. La Fabrique, ils l'ont créée en s'inspirant d'autres micro-brasseries comme la Barberie à Québec ou le Trou du diable, à Shawinigan.

« On veut aussi accueillir des spectacles, des expos, des conteurs, énumère Jean-Pierre Boutin. *On veut de la diversité. »* L'endroit mettra de l'avant les artistes de la région, sans se priver des talents de plus grosses villes. *« On ne se limitera pas. On veut aussi des gens de Montréal. Martin Grant a joué dans un groupe, alors il a des contacts. »*

L'endroit est réparti sur deux étages et tout le mobilier est le travail d'artisans locaux. En fait, ce sont surtout les cinq fondateurs qui ont travaillé d'arrache-pied pour donner à l'endroit fière allure. Jean-Pierre Boutin et son équipe ont plein d'idées : des idées de bières, des idées d'activités culturelles, des idées gastronomiques…

Avant de laisser mon interlocuteur retourner vaquer à ses occupations, je lui demande comment se déroule l'arrivée de la Fabrique à Matane ; il s'emballe : *« On ne pensait pas que ça marcherait autant. C'est un gros mélange de générations. Pas juste des jeunes. On a des baby-boomers, des vieux, des jeunes. On est devenu un carrefour. »*

CHARLOTTE BIRON

Soudan : une année de la paix marquée par les conflits

L'année 2010 a été décrétée « Année de la paix et de la sécurité en Afrique » par la Commission de l'Union africaine. Un vœu pieu, comme en témoignent des conférenciers de retour du Soudan.

Le Soudan a connu plus d'années de guerre civile que de paix depuis son indépendance en 1956. Aujourd'hui encore, il demeure difficile d'entrevoir un retour à la paix, confirmaient les participants à une conférence tenue par le Réseau francophone de recherche sur les opérations de paix (ROP), tenue à l'Université de Montréal le 21 septembre dernier.

De retour d'un voyage de recherche dans ce pays, la directrice scientifique du ROP, Marie-Joëlle Zahar, soulignait la mauvaise foi du gouvernement soudanais dans la mise en œuvre d'un processus de paix au pays. Elle rappelle le défi que représentent les divisions au sein du pays, d'une part entre le Nord et le Sud, mais également à l'ouest au Darfour.

La professeure Zahar affirme qu'un des principaux défis à relever pour l'instauration d'une paix durable au Soudan est *« le manque criant d'infrastructures et de moyens afin de mettre en œuvre un véritable processus de paix »*. Malgré une forte présence de la communauté internationale, peu d'initiatives ont été prises dans le but de créer des liens entre le Nord et le Sud du Soudan. La division entre ces deux régions demeure une des sources principales de conflits dans le pays. D'autant plus qu'un référendum se prépare en 2011 sur le droit à l'autodétermination de la région d'Abiye, la métropole du Sud-Soudan. Cette situation préoccupe beaucoup Marie-Joëlle Zahar, particulièrement *« parce que Khartoum [la capitale] refuse tout débat sur l'indépendance du Sud »*.

Un conflit oublié

Kyle Matthews, chercheur principal du Montreal Institute for Genocide and Human Rights Studies de l'Université Concordia, rappelle que plus de deux millions de personnes ont perdu la vie au Soudan en raison de la guerre civile qui sévit depuis 20 ans. Le conflit a aussi fait quatre millions de déplacés.

Guillaume Lavallée, journaliste de l'Agence France-Presse (AFP) basé à Khartoum, explique que, malgré la forte présence de médias internationaux et d'agences de presse, peu d'articles ou de reportages sont repris dans les grands médias nord-américains. *« Ce n'est pas que le conflit au Soudan est sous-couvert, c'est plutôt la capacité du monde à écouter qui est faible »*, dit-il. Guillaume Lavallée rappelle aussi que le manque d'infrastructures dans le pays rend le métier de journaliste difficile. *« C'est un conflit couvert par téléphone satellite […], le manque de route fait en sorte qu'on assiste très peu à des combats, la majorité du temps on [les journalistes] arrive après et on ne retrouve que des cadavres. »*

MATHIEU GOHIER

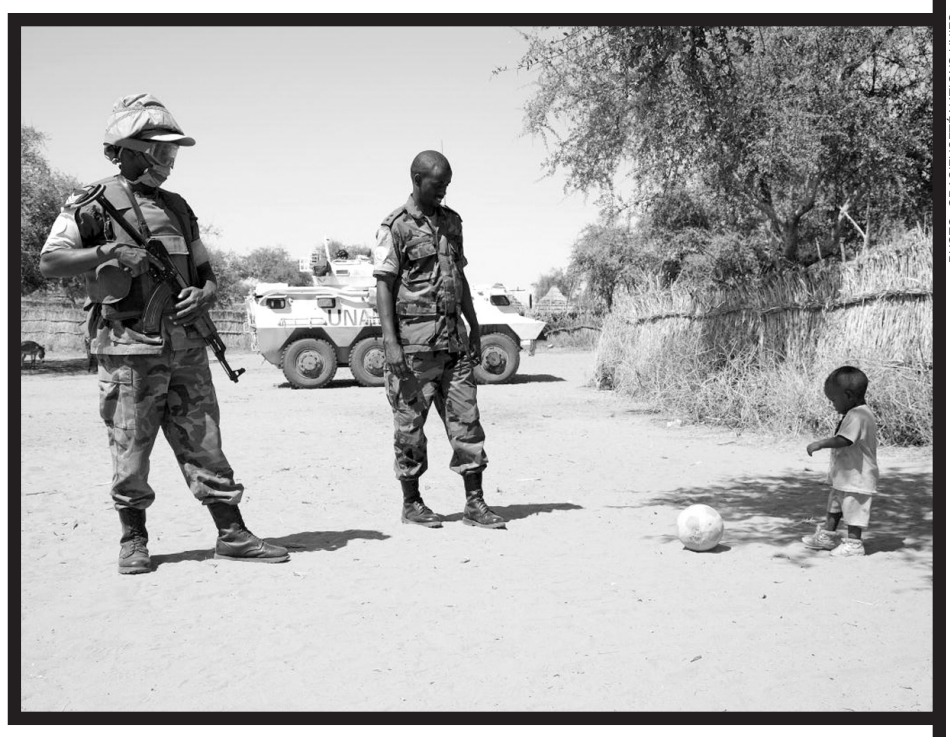


PHOTO : GRACIEUSETÉ NATIONS UNIES

CRITIQUE DE **LIVRE**

The Punishment of Gaza

Gaza… Un bel après-midi propice à de longues promenades familiales : malgré l'occupation israélienne, les Palestiniens continuent à vivre. Soudain, le son tonitruant d'une explosion interpelle Jamal. Ses deux fils, Mohamad et Mahmoud, sont restés sur le terrain de football non loin de là. Il accourt pour les rejoindre, en priant qu'aucun des deux ne fut atteint par l'attaque. Mais en voyant la tête écrasée de son fils, il comprend que *« c'était fini pour lui »*. Que s'est-il passé ? Selon Tsahal[1], l'enfant tentait de ramasser un *qassam*[2] situé à dix mètres de lui. Ces histoires, qui composent le quotidien des Gazaouis, nous sont relatées dans le livre *The Punishment of Gaza*, du journaliste israélien Gideon Levy.

Né à Tel-Aviv en 1955, cet ancien conseiller de Shimon Peres[3], est aujourd'hui journaliste dans le quotidien israélien *Haaretz*. Son ouvrage est la synthèse de ses articles publiés entre 2006 et 2009, principalement axés sur la bande de Gaza.

Dans ceux-ci, l'auteur dénonce vivement l'occupation et le blocus israélien sur ce territoire. Il met aussi à jour les différents « incidents » commis par Tsahal qui ont causé de nombreux morts du côté palestinien. Même si la description des ignominies commises par les soldats israéliens peut sembler lourde à certains moments, on comprend rapidement l'objectif du journaliste : raconter, sensibiliser et mobiliser une opinion publique israélienne passive et béate devant la propagande de l'État.

Pourtant, Israël est lui-même un État belliqueux, comme le démontrent les nombreux articles de Gideon Levy, où il décrit l'opération « Plomb durci » contre la bande de Gaza en décembre 2008 et janvier 2009. Dans ses textes, il ne cesse d'attendre que ses compatriotes israéliens disent « Ça suffit » aux investigateurs du conflit. Espoir vain, puisque l'opération « Plomb durci » s'achève sur un échec de l'État juif, qui ne se traduit que par un durcissement des positions de chaque bord : un Hamas plus avide de résister face à une nation juive toujours plus inquiète du développement des organisations terroristes palestiniennes.

Ces énumérations auraient pu être seulement factuelles. Mais Gideon Levy sait user d'ironie et de dérision afin de rappeler à l'État sioniste qu'il ne subit pas uniquement les attaques palestiniennes, mais qu'il a aussi le sang d'innocentes victimes sur les mains. En effet, un cinquième des morts de la guerre de Gaza sont des enfants. C'est ici que se retrouve le véritable intérêt de cet ouvrage : lire un Israélien qui dénonce les injustices perpétrées par son pays. Il refuse aussi de justifier les horreurs envers les Palestiniens par la Shoah, un massacre en légitimant un autre, où les victimes du premier se considèrent plus blessées que les secondes, et inversement. C'est ce cercle sans fin que Gideon Levy tente de briser par ses écrits.

MORGANE ROUSSEL-HEMERY

1. « Armée de défense d'Israël »
2. Roquette artisanale.
3. Premier ministre israélien en 1977, de 1984 à 1986 et de 1995 à 1996.

Montréal est-elle antisémite ?

« **Les Juifs montréalais craignent "l'atmosphère de gang" alors que les incidents antisémites se multiplient** », titrait en mai dernier un article du quotidien israélien *Haaretz*. Loin d'être un journal à sensations, *Haaretz* est « le journal de référence chez les politiques et les intellectuels israéliens », dixit le *Courrier international*.

L'organisation juive-canadienne B'nai Brith, citée par l'article, a dénombré 373 attaques jugées antisémites au Québec en 2009, en hausse par rapport aux 245 de l'année précédente. Rassemblements anti-Israël dans les rues de Montréal en 2009, agression d'une femme enceinte à Côte-des-Neiges en mai dernier, inscriptions de croix gammées et entrée par effraction dans une synagogue d'Outremont en mars, l'agressivité contre les Juifs est un fait difficile à nier.

« Certains membres de la communauté disent y penser à deux fois désormais avant de quitter leur domicile. La peur constante et l'intimidation endurée par notre communauté est une situation inacceptable dans une société libre et démocratique comme le Québec », affirme un porte-parole de B'nai Brith dans le même article. D'ailleurs, c'est au Québec qu'on déplore le plus grand nombre d'incidents antisémites au Canada. Il faut dire que la province abrite le quart de la population juive du pays.

En guise d'explication, l'article souligne que cette hausse d'incidents est survenue après l'opération israélienne « Plomb durci » dans les territoires occupés.

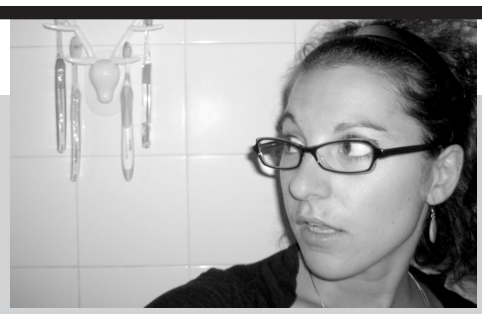
Réalité ou exagération médiatique d'un journal israélien ? La police de Montréal, le SPVM, n'avait aucun commentaire à émettre à ce sujet.

CAMILLE DESMARÈS

BARMAN - BARMAID
SERVEUR - SERVEUSE
Cours et référence d'emploi
RABAIS étudiant - sans emploi
514-849-2828
Inscrivez-vous en ligne :
www.bartend.ca

CHOSES, MACHINS, TRUCS

Pure laine



Une tendance s'impose en design d'intérieur depuis quelques années : le retour au style « canadien-français ». Agrémenter l'intérieur de nos maisons à l'aide d'objets en forme d'achigan ou une tête de cerf, pourquoi pas ?

On peut présumer que le tout a débuté en février 2008, lorsque le collectif montréalais Samare présentait l'exposition Awadare (mot amérindien signifiant « Nous y vivons ») à la Galerie Commissaires. L'exposition mettait de l'avant des créations originales qui combinaient des méthodes amérindiennes de tressage de la babiche et le design moderne. La chaise *Mush!*, par exemple, est une chaise longue inspirée du fameux traîneau à chien.

Bien souvent, l'apparition d'un mouvement se fait en réaction à la tendance prédominante du moment. Aujourd'hui, la mondialisation a fait tomber les frontières et les designers des grandes entreprises désirent toucher le plus de gens possible. Ce style « international » se reflète dans des objets comme l'iPod d'Apple, un exemple parfait de standardisation afin de rejoindre le plus grand nombre. Les effets primaires de cette dépersonnalisation entraînent, en réaction, un désir de « surpersonnalisation ».

Ainsi, les dernières années ont surtout été dominées par des grosses pointures telles que Philippe Starck et Karim Rashid pour ne nommer qu'eux. Leurs recherches formelles tendent vers la déconstruction des standards et la recherche d'originalité ; que ce soit par des icônes telle la célèbre chaise transparente de Starck ou les couleurs criantes que revêtent les créations de Rashid.

Une autre explication envisageable serait une nostalgie généralisée devant ce monde où tout passe trop vite. Un besoin, en quelque sorte, de savoir que certaines choses ne changent pas. Des formes peuvent, tout comme la musique, nous ramener en mémoire de bons souvenirs : l'horloge grand-père, les trophées de chasse, le chalet en bois rond, etc., mais avec une touche contemporaine. De même, ce pourrait aussi être une projection de ce que nous désirions étant petit. En d'autres mots, cette volonté de retour aux sources est peut-être le résultat de la rencontre entre ce sentiment de nostalgie et la mondialisation.

Outre Samare, une autre firme québécoise s'est démarquée cette année par l'utilisation de l'iconographie canadienne-française. Taktikdesign a su attirer l'attention au SIDIM 2010 en y présentant des tableaux aimantés en forme de poisson ou de tête de cerf. De même, les aimants qui complètent le tableau sont faits en branche d'arbre, rehaussant le côté « chalet » de l'objet.

Enfin, il ne faut pas oublier l'aspect commercial, aidé par la publicité, de tout mouvement en design. Tel que l'évoque Jean Baudrillard dans *Le système des objets* (1970) : la publicité est *« un spectacle permanent de la célébration de l'objet »*. Il aurait été difficile d'imaginer une porte aimant en forme d'achigan au début des années 2000 alors que le sentiment global tendait vers une hypermodernisation.

Que ce soit dans un intérêt social ou esthétique, l'émergence du mouvement canadien-français paraît en pleine ascension. Et, comme tout mouvement, le thème risque d'être poussé à son extrême. À quand le sofa en réelles écailles de poisson ?

ANDRÉANNE MILETTE

• Bulletins de déplacements alternatifs •

Comme Yves Désautels, en plus vert

En première dans les médias, CIBL 101,5 Radio-Montréal a lancé ses bulletins de déplacements alternatifs. Arthur Lacomme et son acolyte Marie-Josée Richard, respectivement le matin et l'après-midi, forment l'entité bicéphale qui incarnera le Yves Désautels des transports verts. Ils se sont vu confier la mission d'informer et de servir les Montréalais qui se meuvent de façon alternative, et ce à toutes les demi-heures. Leurs bulletins de transport non automobile visent autant ceux qui utilisent le transport collectif que ceux qui brûlent leurs calories en vélo ou à pied. Utilisateurs des transports équestres s'abstenir.

« L'objectif est de donner de l'information en temps réel et de fournir des solutions aux problèmes qui surviennent », explique avec enthousiasme Mme Richard. Les auditeurs assidus seront également informés de la qualité de l'air, des projets à venir en transport et des règles à suivre en vélo. Le duo compte aussi sur la collaboration des auditeurs les plus dévoués ainsi que sur leurs sources à l'AMT, à la STM et la à la Ville de Montréal (ces derniers sont aussi les partenaires financiers de l'initiative).

À ceux qui affirment que, contrairement aux automobilistes, peu de gens écoutent la radio à pied, à vélo ou en métro, M. Lacomme répond que les auditeurs peuvent consulter le bulletin avant de quitter la maison ou écouter l'émission sur leur baladeur. Il ajoute : « Ce bulletin, c'est comme le recyclage, dans 10 ou 15 ans, peut-être que l'on trouvera cette idée tout à fait naturelle. »

Les bulletins sont à la 15e et 45e minute de chaque heure, de 6 h à 9 h et de 16 h à 18 h, sur les ondes de CIBL.

FRANÇOIS SABOURIN

EN TOUTE **LOGIQUE**

Transpiration en commun

La Société de transport de Montréal (STM) a rejeté, avec des arguments spécieux, la proposition de climatiser le métro faite par Projet Montréal. Pourtant, elle s'apprête à présenter un appel d'offres international pour remplacer les rames actuelles. Et l'Agence métropolitaine de transport vient d'ouvrir un bureau de projet pour le prolongement des lignes bleue, orange et jaune. On est donc prêts à ajouter des rames neuves et de nouvelles stations, mais les usagers transpireront toujours autant.

Hiver comme été, on sue de tous pores – et comme des porcs – dans les souterrains de la STM.

Les métros de Barcelone, New York, Moscou, New Delhi et quatre lignes de celui de Paris, eux, sont climatisés. Celui de Londres est en voie de l'être. Pourquoi en irait-il autrement à Montréal ? La STM refuse d'installer des systèmes de climatisation sur les rames de métro sous prétexte que la chaleur dégagée par ceux-ci réchaufferait davantage les stations. En effet, la profondeur des stations dans le sol empêche l'air chaud de s'échapper, sans compter la friction des wagons et celle des freins qui émettent de la chaleur.

Il est anormal que les usagers du métro suintent comme des marathoniens tout simplement parce qu'ils se trouvent dans un wagon ou sur les quais. Pourquoi devrait-on endurer que la sueur perle sur notre visage et dégouline le long de notre corps dans le métro, durant les mois d'été en particulier ? Monsieur et madame Tout-le-Monde méritent mieux durant leur trajet en métro qu'une liquéfaction à l'aller comme au retour. C'est le cas de le dire, le coût de la passe mensuelle se monnaye en liquide…

Première semaine de septembre par exemple. Des conseillers municipaux de Projet Montréal ont mesuré que la température de quelques stations s'apparentait à celle d'un jour de canicule. Le mercure de leur thermomètre a grimpé jusqu'à 35 °C. [NDLR : le parti municipal a aussi réalisé une parodie à ce sujet diffusée sur YouTube, « Il fait chaud dans le métro »] Bientôt début octobre et la situation demeure similaire même si le temps est plus frais dehors. Dans le métro, un chandail à manches longues ou une mince veste suffit à provoquer un ruissellement de sueur le long du dos et de l'abdomen. N'évoquons même pas l'anorak en plumes d'oies qu'on porte en janvier…

Le transporteur public reconnaît que le métro a des allures de fournaise, mais détourne le sujet dans sa réponse à Projet Montréal. Le président de la STM, Michel Labrecque, affirme que la climatisation ajouterait 50 millions de dollars à la facture des nouveaux wagons. Il se retient toutefois d'indiquer que le contrat total se chiffre à trois milliards de dollars ; la climatisation représenterait donc 1,66 % du coût total d'acquisition. Il ajoute aussi que 75 millions de dollars supplémentaires seraient à prévoir pour l'exploitation et l'entretien des climatiseurs. Or, ce montant s'étalerait sur la durée de vie des nouvelles rames, environ 40 ans.

Selon Michel Labrecque, les nouveaux wagons auront un profil plus aérodynamique que ceux actuellement en service. La friction sera ainsi diminuée et l'air deviendra plus clément. Mais il ne garantit pas que les passagers cesseront de suffoquer.

Transport 2000 Québec, un groupe qui fait la promotion du transport en commun, affirme pour sa part que la climatisation contribuerait au réchauffement climatique à cause de l'énergie consommée. Une bonne nouvelle toutefois, les autobus montréalais seront climatisés d'ici 2025. Dès l'été prochain, une douzaine le seront dans le cadre d'un projet-pilote sur trois circuits.

Enfin, ce n'est pas parce que la fréquence des passages s'accroît qu'il devient acceptable de suer dans le métro. La STM mise cependant sur ce point pour banaliser la sudation troglodytique… Mais les minutes gagnées en rapidité sont vite gaspillées en douches, changements de vêtements ou moments passés à se désaltérer aussitôt parvenu à la surface. Il s'agit de transport en commun, pas d'un entraînement au gym !

Loin d'être un luxe, la climatisation du métro contribue au confort que promeut la STM pour attirer de nouveaux clients. Ceux-là ont raison d'exiger mieux que de crever de chaleur en toutes saisons. Pour fidéliser sa clientèle, la STM prêtera-t-elle une oreille attentive aux tenants de la climatisation plutôt que de rejeter leur proposition ? On peine à croire qu'avant de présider la STM, Michel Labrecque a dirigé Vélo Québec et a publié un livre pour promouvoir le transport en commun, intitulé *Le Cocktail transport*. Pourtant, le président de la STM voudrait décourager les gens de prendre le métro qu'il ne s'y prendrait pas mieux.

SÉBASTIEN BOUTHILLIER

• Rencontre avec un passionné de trains •

Le vrai *ferrovipathe*

Bien avant le célèbre film du même nom, le terme *trainspotting* désignait l'observation des trains par ceux qu'on appelle les *ferrovipathes*. Rencontre avec Alex Tipaldos, un passionné qui peut attendre des heures pour voir passer son train préféré.

PHOTO : ALEX TIPALDOS

La passion d'Alex Tipaldos pour les trains a commencé tout naturellement dans un train de banlieue. Ce résidant de l'arrondissement de Saint-Laurent rentrait du centre-ville après une journée de boulot au centre de soutien de Sympatico, quand il a décidé de s'aventurer vers le prochain arrêt. *« Je n'avais rien à faire ce soir-là, je voulais simplement vivre une aventure »*, dit-il. Dans les semaines subséquentes, il a aussi parcouru la ligne Deux-Montagnes jusqu'à Laval. Il a ensuite exploré la ligne Vaudreuil-Hudson de bout en bout.

Depuis, il ne rate pas une occasion de sauter dans un train pour aller explorer les quatre coins du Québec, de l'Ontario ou du Nord-Est des États-Unis. Ou alors, il se poste en bordure des chemins de fer pour voir passer ces monstres de métal. Alex Tipaldos pratique ce que les Anglais appellent le *trainspotting,* ou le *railfanning* pour les Américains. Les adeptes se réunissent pour observer les passages des trains, notent les détails comme l'année de fabrication ou les types de modèles, collectionnent les horaires et diffusent les photos en ligne.

> *Certaines personnes aiment lire, d'autres aiment la musique, moi j'aime faire du* railfanning

Par exemple, Alex Tipaldos est prêt à parcourir plusieurs kilomètres pour observer son train préféré. *« Je suis même allé à Saint-Basile-le-Grand un matin brumeux d'automne pour voir un train à deux étages lors de sa première journée en service. J'aime beaucoup ce type de trains, ils sont beaucoup plus confortables que les autres. »* En juin dernier, il était aussi sur le dernier convoi vers Rigaud, alors que la ligne en existence depuis le XIXe siècle allait être fermée par l'Agence métropolitaine de transport.

Sa passion pour les trains l'a d'ailleurs amené à voir du pays. Alex Tipaldos s'est déjà rendu à Boston et à Toronto pour y observer les trains locaux. *« À Boston, il y avait des wagons à un étage et à deux étages sur le même train, ce qui m'a impressionné »,* dit-il. Il a aussi fait des voyages à Ottawa, Québec, Joliette et Saint-Hyacinthe avec Via Rail. Il documente ses voyages sur Flickr sous le pseudonyme kellergraham.

Pour expliquer son intérêt, Alex Tipaldos évoque son enfance. Dès sa jeunesse, il est devenu intrigué par ces imposantes machines. *« J'ai grandi à Valleyfield, sur la Rive-Sud*, dit-il, *deux trains passaient près de chez moi tous les jours. »* Depuis, il a même converti sa copine, Andrea Kalweit, qui l'accompagne occasionnellement dans ses activités de *railfanning. « Lorsqu'un train passe chez la mère d'Alex, je suis la première à me diriger vers la fenêtre »,* dit-elle.

Alex et sa copine ne sont pas les seuls à courir après les trains. En effet, le phénomène du *railfanning* est répandu partout au monde, aux États-Unis, en Europe et même à l'extérieur de l'Occident, en Inde. Aux quatre coins du monde, l'activité se pratique de façon assez similaire.

C'est lorsqu'il a voulu se rendre sur la Rive-Sud de Montréal, pour découvrir les lignes locales, qu'Alex Tipaldos s'est découvert une nouvelle passion. En effet, aucun train ne lui permettait de revenir à la maison à l'heure désirée. *« À ce moment-là, j'ai commencé à m'intéresser aux autobus »*, dit-il. Depuis, il photographie les divers modèles d'autobus avant qu'ils ne soient mis au rancart.

Fanatique mais critique

Mais son amour des trains ne l'empêche pas de critiquer la gestion du réseau ferroviaire au Québec. *« À cause de leurs intérêts conflictuels, l'AMT, le CN, le CP et Transport Québec retiennent le développement de nouveaux projets »*, soutient Alex Tipaldos. Il affirme que les trains de l'AMT sont beaucoup trop achalandés aux heures de pointe et que l'organisme devrait augmenter le nombre de passages. Il ajoute : *« Si tu veux revenir en banlieue à partir du centre-ville après 21 heures, il n'y plus de trains. »* Quant à des projets encore plus ambitieux, comme un TGV qui relierait les grands points du nord-est du continent (dont Montréal, Québec, Toronto, Boston et New York), il affirme : *« J'y croirai quand j'achèterai mon billet. »*

S'il se permet de critiquer la gestion du réseau ferroviaire, Alex Tipaldos n'est pas un activiste ni un écologiste en croisade contre la pollution atmosphérique. Il est tout simplement passionné par les trains. *« Certaines personnes aiment lire, d'autres aiment la musique, moi j'aime regarder passer les trains. »*

ÉRIC DEGUIRE

• Cirque •

Au bout du fil

« Être sur une ligne, ça me rassure, tu vas de l'avant, c'est très intérieur », confie Nicolette Hazewinkel, artiste équilibrée : elle est fildefériste. Nouer une relation durable avec un fil de fer suppose une implication du corps et de l'esprit à plusieurs niveaux. Portrait d'une discipline touchée par la grâce.

PHOTO : AUDE GARACHON

« J'*ai voulu faire du fil de fer parce je trouvais ça beau… et aussi pour le costume !* » Du fil de fer, Nicolette Hazewinkel peut en parler des heures. Cette artiste, qui a notamment exercé ses talents au Cirque du Soleil, évoque l'idée qu'elle se fait de son art : *« Les fildeféristes sont en général très calmes. Il faut absolument être capable d'être concentré. Ca ressemble un peu au yoga. »* Ce qui n'empêche pas l'artiste de s'amuser sur le fil, danser, jongler ou mimer : *« On peut vraiment jouer, on n'est pas limité par la technique. Si tu es bon en escrime sur le sol, tu peux le faire sur le fil. »* Jouer, oui. Mais après combien d'heures d'entraînements !

Alexandra et François, la vingtaine entamée, suivent tous deux une formation pour devenir fildeféristes. À les observer, dans la grande salle d'entrainement de l'École nationale de cirque de Montréal, cette pratique ressemble presque à de la danse. Tandis que l'un enchaîne des sauts de cabris avec élégance, l'autre, ombrelle dans une main et le pied dans l'autre, reste en équilibre fragile sur ce mince câble. Concentrés et calmes, ils ne sont pourtant pas les seuls dans ce grand hall : un jeune homme torse nu fait tourbillonner des massues dans les airs, une étudiante virevolte sur un trapèze, une autre encore s'entremêle dans de longs tissus : à l'École nationale de cirque, il y a de quoi s'émerveiller. Parmi les dix disciplines enseignées, cinq étudiants ont choisi le fil de fer, pratiqué dix heures par semaine. Ils disposent aussi d'une formation générale alliant acrobatie, trampoline, danse, théâtre, ou encore français, histoire et philosophie : une formation complète qui permet aux étudiants d'acquérir une culture générale nécessaire pour mener à bien un projet artistique. En somme, beaucoup de travail et d'entraînement pour un art très exigeant, comme en témoigne Alexandra : *« Il faut vraiment être bon pour qu'une compagnie investisse dans ce type de matériel. »*

Le fildefériste évolue généralement à une hauteur maximale de trois mètres, ce qui permet un travail plus artistique que le métier de funambule, qui côtoie les hauteurs et garde son équilibre à l'aide d'un balancier. « En hauteur, tu as beau sourire ou faire le chat, on ne te voit pas », commente Nicolette Hazewinkel.

C'est là tout le problème. Le fil de fer requiert en effet une installation très lourde : il faut pouvoir briser le plancher ! C'est ainsi que de nombreuses salles de cabarets refusent les numéros sur fil de fer, contrairement aux cirques sous chapiteaux. Mais il n'y a que très peu de cirques au Québec. Voilà pourquoi de nombreux funambules traversent l'Atlantique pour se rendre en Europe, comme Stéphanie Bouchard et Madeleine Prévost-Lemire, deux diplômées de l'École nationale de cirque de Montréal. Leur activité consiste maintenant à se faire connaître. *« C'est un triple travail de recherche, de prise de contact et d'entraînement »*, témoigne Stéphanie. Madeleine s'est elle installée de façon plus ou moins définitive en Allemagne. Pour elle aussi, de longues heures de son temps sont dédiées à du travail de relation publique. Afin de valoriser son numéro, elle cherche à mettre en lumière la poésie et le charme de cet art, que certains spectateurs ne perçoivent pas : *« Le fil de fer, c'est parfois ingrat comme discipline. Quand tu te rates, tout le monde s'en rend compte. »* Même une chute ne pourrait ébranler un fildefériste : ces virtuoses, qui ont l'habitude de l'instabilité, tant dans leur art que dans leurs contrats, semblent avancer dans la vie avec une étonnante tranquillité.

AUDE GARACHON

L'EXCELLENCE À VOTRE PORTÉE
VENEZ NOUS VOIR

Des responsables des admissions en médecine seront sur place pour répondre à vos questions.

JOURNÉE PORTES OUVERTES DE MCGILL
LE DIMANCHE 24 OCTOBRE 2010
SÉANCE D'INFORMATION SUR LE PROGRAMME M.D.,C.M À 12 H 00

Visitez notre site Web:
www.mcgill.ca/medadmissions/fr
Courriel : admissions.med@mcgill.ca

Dates limites de dépôt des demandes :
***15 novembre** (non-résidents du Québec)*
***15 janvier** (résidents du Québec)*

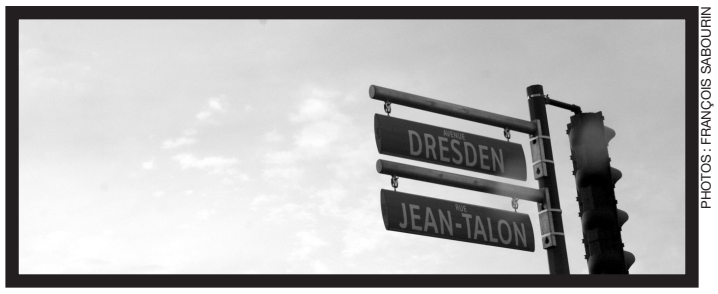
(l'examen MCAT optionnel pour les citoyens et résidents permanents bacheliers d'universités canadiennes)

McGill | Faculté de **Médecine**

Université McGill, 1200, avenue des Pins Ouest (entre Peel et Drummond)
Station de métro Peel

CONTE URBAIN

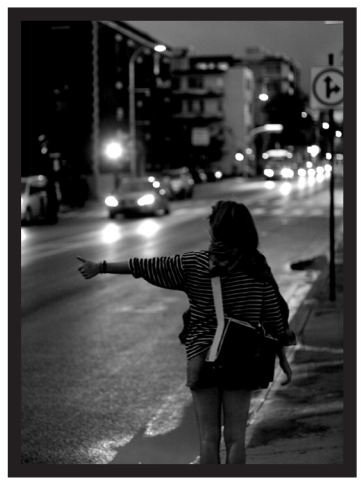
Les petits pouceux



PHOTOS : FRANÇOIS SABOURIN

CHAPITRE 1

45°30'43.46" N, 73°40'52.53" O, c'est à peu près où ça commence. Il était une fois (assez récente), une fille et un garçon. Appelons-les Gretel et Hansel pour préserver leur anonymat. Hansel n'avait aucun pouvoir magique, mais il était grand et possédait un bel appareil photo. Gretel pouvait magiquement énerver Hansel, mais elle faisait la moitié de son volume, alors elle utilisait ses pouvoirs avec parcimonie.



Une prêtresse montréalaise, connaissant leur état de pauvreté avancé (G & H étaient étudiants), eut une idée qui lui sembla éminemment brillante :

« Mes enfants, vous êtes pauvres. Essayez donc de faire du pouce pour vous rendre à l'Université de Montréal. »

De l'arrondissement de Saint-Laurent, G & H, dociles, s'attelèrent à la tâche. À peine lancée dans le tourbillon urbain, Gretel s'écria : *« J'ai faim. »* Un gâteau au fromage apparut sur leur chemin, ce qui ralentit considérablement leur progression. Notre héroïne lutta contre son estomac, qui était le plus fort des trois. Le gâteau au fromage promit d'attendre et sur le boulevard Graham, Gretel l'oublia. G & H atteignirent ainsi Ville Mont-Royal à pied (nos deux héros font chou blanc pour l'instant). Hansel, sceptique compulsif, remettait le projet en question, pendant que Gretel sollicitait les sièges des conducteurs arrêtés au feu rouge.

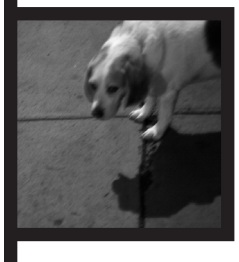
Mais si tout zappe et lasse, les automobilistes aussi passent. Quatre anglophones et une femme de retour de l'opération à cœur ouvert de son mari plus tard, un bon samaritain les embarqua enfin. En fait, c'est un Roumain dans l'informatique qui, d'une gentillesse ornée d'un sourcil interrogatif, accepta de prendre G & H à bord.

CHAPITRE 2

Affable et rassuré par l'allure naïve de Gretel, le Roumain au volant proposa de rapprocher les étudiants de leur objectif udémien. Hansel, qui n'étudiait visiblement pas en géographie, lui indiqua la direction opposée, rallongeant l'histoire d'au moins un chapitre. Hansel fut frappé de la différence d'ambiance entre Ville Mont-Royal et Parc-Extension, ce qui fait dire au narrateur que c'est vrai que ça *clash* l'odeur de cari et les saris après le boulevard Graham.

CHAPITRE 3

Au coin Jean-Talon/Parc, G & H décidèrent d'atteindre Van Horne. Quatre sujets de conversation, six *hipsters*, trois familles de Juifs hassidiques et 2,1 km plus tard, la nuit tomba (pouf) sur Gretel et Hansel. Nos héros s'avançaient courageusement dans la lumière jaune des lampadaires. Les automobilistes, apeurés par la noirceur ainsi tombée, se firent de plus en plus craintifs. Gretel poursuivait sa mission sans relâche, souriant de son air le plus bon enfant à des vitres teintées et à des faces de bœuf.



CHAPITRE 4

« Sans intérêt ».

CHAPITRE 5

Un nouvel « expatrié informatique », pour reprendre la formule de Hansel, sauva la situation. Marocain cette fois-ci. Le gentilhomme les amena jusque dans leur salle de classe, ou presque. G & H, fiers d'avoir réussi la mission de la grande prêtresse en 1 h 30, repartirent manger du gâteau au fromage. Rassurés, quand même, que le métro existe.

CHARLOTTE BIRON

Ce texte est très inspiré du livre *Conte de fées à l'usage des moyennes personnes* de Boris Vian.

LE CRI DU GEEK

Pas pour les fillettes !

Il m'est arrivé, jadis, de vaincre ma sœur à *Street Fighter 2* en ne jouant qu'avec mes pieds. Quelque peu frustrée, ladite frangine a qualifié l'affrontement d'injuste « vu que j'étais un garçon ». Ah bon ? Les jeux vidéo, c'est pour les gars ? Au premier coup d'œil (mitraillé d'orcs belliqueux, de soldats boostés aux radiations nucléaires et « d'archéologues » siliconées), on pourrait le croire. Ha ha ! Il me fait plaisir de briser ce cliché « testostéroné » avec vous.

Des statistiques récentes montrent que de 40 % (Amérique du Nord) à 52 % (France) des joueurs sont des femmes (reformulons : environ 48 % des joueuses sont donc des hommes). Sitôt la surprise passée, il est tentant d'argumenter que les femmes ne jouent pas aux mêmes jeux que les hommes (tout le monde ne joue pas à *Street Fighter 2* avec ses pieds). De manière générale, les hommes préfèrent les FPS (tir à la première personne), les jeux d'action, de sport ou de stratégie en temps réel, tandis que les femmes préfèrent les jeux de « construction sociale » (comme *The Sims*), d'aventure, de réflexion ou les jeux de rôle.

C'est une mine d'or que les concepteurs ont repérée il y a un moment déjà. L'introduction de la Wii sur le marché, avec son catalogue de jeux familiaux, colorés et bon enfant montre bien l'ampleur du filon. Mais dire que les femmes n'aiment que les jeux remplis de petites créatures roses poussant des cris d'orgasme « télétubiesques » est un cliché de plus à combattre. Penser qu'elles ne se sont mises aux jeux vidéo que dernièrement en est encore un autre. Sortons de nos tiroirs d'« entomovidéoludiste » quelques spécimens pour étayer ces propos.

Danielle (31 ans, rédactrice en chef, Montréal) adore les jeux de rôle et a commencé à jouer dès la sortie des premières consoles de salon, il y a environ 20 ans. À l'époque, sa mère ne la laissait pas jouer à la maison et elle allait donc squatter les consoles de ses amis (sans les laisser jouer). Karina (28 ans, conceptrice de logiciels, Calgary) a toujours joué sur consoles de salon, depuis l'apparition du Atari. Son genre de prédilection est le FPS, où elle se retrouve souvent en tête de classement. Véronique (30 ans, enseignante, Montréal) joue depuis l'âge de 8 ans, avec une préférence pour les jeux d'action/aventure. Elle partage sa passion avec son conjoint, parfois pendant de longues heures. S'il faut le préciser, laissez-moi vous assurer qu'aucune de ces femmes n'est l'archétype du garçon manqué ou du *nerd* typique.

Monde d'hommes ou de femmes, la question ne se pose plus. Ça ne semble pourtant pas si évident pour les autres joueurs ou pire, pour les non-joueurs. *« Les autres femmes ne me jugent pas mais, au contraire des hommes, je ne sens pas de respect particulier de leur part*, confie Karina. *Lors des parties en ligne avec micro, les réactions sont partagées entre la drague douteuse, l'indifférence ou la curiosité de savoir si je suis un garçon de 12 ans. »* Danielle, pour sa part, n'en parle pas souvent et seuls ses amis proches sont au courant de ses goûts pour les jeux. Toutes deux sont d'accord sur le fait qu'être *gameuse*, *« ça pogne avec les gars »* (surtout si vous jouez avec vos pieds).

GRÉGORY HAELTERMAN

• Découverte musicale •

Kick, Pop, Rock, Pop

Montréal est une mère couveuse exceptionnelle qui donne naissance à de jeunes artistes brillants et créatifs. Montréal est aussi mère adoptive pour les musiciens des régions en exil, qui atterrissent dans la métropole la passion au cœur. Montréal accueille Montoire, un quintet de mélomanes – réduit au nombre de trois le temps de l'entrevue – qui ont abandonné la beauté de la Beauce et de Sept-Îles pour venir *kicker* leur pop-rock dans la face de la « grand'ville ».

PHOTO : AUDREY GAGNON-BLACKBURN

Du 29 septembre au 3 octobre 2010, le Festival International de Musique Pop Montréal, événement à but non-lucratif, présente au public des artistes de partout, déjà populaires ou émergents. Plus de 400 artistes performent dans une vingtaine de salles de l'île, plongeant ainsi les rues de la ville dans une ambiance festive.

popmontreal.com/fr

Le nom Montoire vient certainement sonner une cloche aux fins connaisseurs d'histoire européenne : il fait en effet clin d'oeil à l'illustre poignée de main échangée entre Adolf Hitler et le maréchal Pétain. Mais pourquoi ce nom ? *« Ce n'est pas idéologique. Ce n'est pas politique. C'est un nom qui parle de l'abandon en général, parce que cette poignée de mains là est historique ; c'est la France qui a été abandonnée à l'Allemagne. C'est la trahison, le pacte avec le mal »,* explique Alexandre Soublière, chanteur de la formation. Montoire s'abandonne dans l'esprit *rock'n'roll*, exprimant sans vergogne sa désillusion. Tout d'abord projet inventif embryonnaire de Samuel B. Cloutier, bassiste, et d'Alexandre Soublière, le groupe a toujours fait dans la pop-rock à saveur londonienne, parfois brooklynoise, s'inspirant des Beatles et de la culture rock européenne des années 1970. Depuis que Montoire a accueilli trois nouveaux membres, leur style s'est défini avec une essence, un son particulier. Comme le souligne Alexandre, *« on reconnaissait facilement nos influences au début. Maintenant, on peut encore reconnaître certains styles empruntés à d'autres, mais on s'est mieux approprié notre propre style. On mélange les genres, on les remâche et on recrache le tout façon Montoire. »*

Manuel complet de composition

Chez Montoire, l'esprit de groupe gouverne, surtout en ce qui concerne la composition musicale ; tous travaillent dans une optique commune. Comme le mentionne le guitariste Oliver B. Cloutier, *« ça fait assez longtemps qu'on se connaît qu'on réussit mieux à placer nos trucs, à mettre notre orgueil de côté et à prendre les meilleures idées pour penser en fonction du groupe. Il faut que le groupe soit plus fort que chacun de nous. »* Modestes, les membres de Montoire ne prétendent pas verser dans la virtuosité littéraire. Pourtant, les textes, écrits par Samuel et Alexandre, représentent bien l'attitude « rentre dedans » presque baveuse, souvent ironique de la formation. *« Étant donné qu'on fait des chansons qui peuvent être assez différentes les une des autres, je pense que c'est assez important d'avoir une certaine constance au niveau des textes »,* explique Olivier. C'est sans contredit avec le rythme en tête et l'émotion dans le corps qu'on écrit les textes chez Montoire.

Guide explicatif pour groupe souhaitant percer

Certaines avenues peuvent être salutaires pour un groupe encore méconnu du grand public. Montoire a vu une belle occasion de se faire connaître en participant à un concours présenté par *Indecent Xposure*, remportant la chance de jouer avec deux autres groupes dans le cadre du festival Pop Montréal. *« Un jury choisissait une quinzaine de groupes en se fiant aux demandes de candidature. Après, il y avait des auditions ; ils en choisissaient cinq sur le lot. Ensuite, les gens votaient sur YouTube, et les trois groupes récoltant le plus de votes ont la chance de jouer au Lambi »,* explique le chanteur du groupe. C'est le premier concours auquel la formation participe, et sûrement le dernier. Olivier raconte que le principe du vote de popularité ne leur plaît pas particulièrement : *« On n'est pas super bien là-dedans, jouer devant un jury, le principe du vote un peu broche à foin. C'est un concours de popularité qui ne mise pas nécessairement sur le talent. Mais comme Pop Montréal est une belle vitrine pour les groupes, on a quand même voulu participer. »*

Montoire est présentement en enregistrement et devrait sortir un album complet d'ici novembre prochain. Ils ont attendu avant de se lancer, mais comme le dit Samuel, *« maintenant qu'on est tous ensemble depuis un an, avec Pier-Yves Larouche au synthétiseur et Maxime Normand à la batterie, on est prêts à enregistrer du bon matériel qui nous ressemble. »* Leur objectif ? Prendre Montréal par les cornes et *shaker* une scène culturelle qui leur semble être aux prises avec des fourmis dans les jambes.

AUDREY GAGNON-BLACKBURN

www.myspace.com/montoire

Rock & Roll Rhetoric

I threw my car keys out the window
Man I don't know which way the wind blows
Confusion ? Say you like it

I got some money gonna buy a new coat
Now here's fifty go score yourself some coke
Confusion ? I say I like it

I love myself better than you
I love my boots better than you
But this all Rock & Roll Rhetoric babe
This is Rock & Roll get used to it babe

Woke up this morning threw up a pint of blood
Call me tonight I might go back to the club
Confusion ? Say you like it

I love myself, I'm better than you
I shoot my gun better than you
I drive my car faster than you

Quartier Libre juge que la traduction de ces paroles ne rend pas l'esprit de la création.

• Musique •

Vue sur toits, DJ Frigid !

Rencontre lunaire avec DJ Frigid, au dernier étage de son immeuble. Face à moi, une terrasse piscine. Derrière moi, une vue panoramique sur le centre-ville de Montréal. Des voisins qui jouent au billard sur la mezzanine. Un air de musique classique en toile de fond. Et Frigid, devant moi, détendu, souriant, et drôle. C'est d'un ton révolté qu'il commence à répondre à l'interview sur ces quelques mots : *« La musique est partout, qu'on soit dans l'autobus ou à l'épicerie, on est tellement entouré par la musique qu'on ne se rend pas compte de l'importance qu'elle a. »*

« Y'aurait plus de musique nulle part pendant une semaine, le monde je pense qu'il pèterait sa coche. »

Quartier Libre : Pourquoi avoir décidé de vous appeler DJ Frigid ?

DJ Frigid : C'est un prénom fort, court et bilingue qui va avec mon côté androgyne. Il n'y avait pas de meilleur prénom pour décrire ma musique.

Q.L. : Quelle est votre définition de l'électro clash ?

DJ.F. : C'est de l'électro alternatif qui est composé comme du rock.

Q.L. : Comment définissez-vous votre musique ?

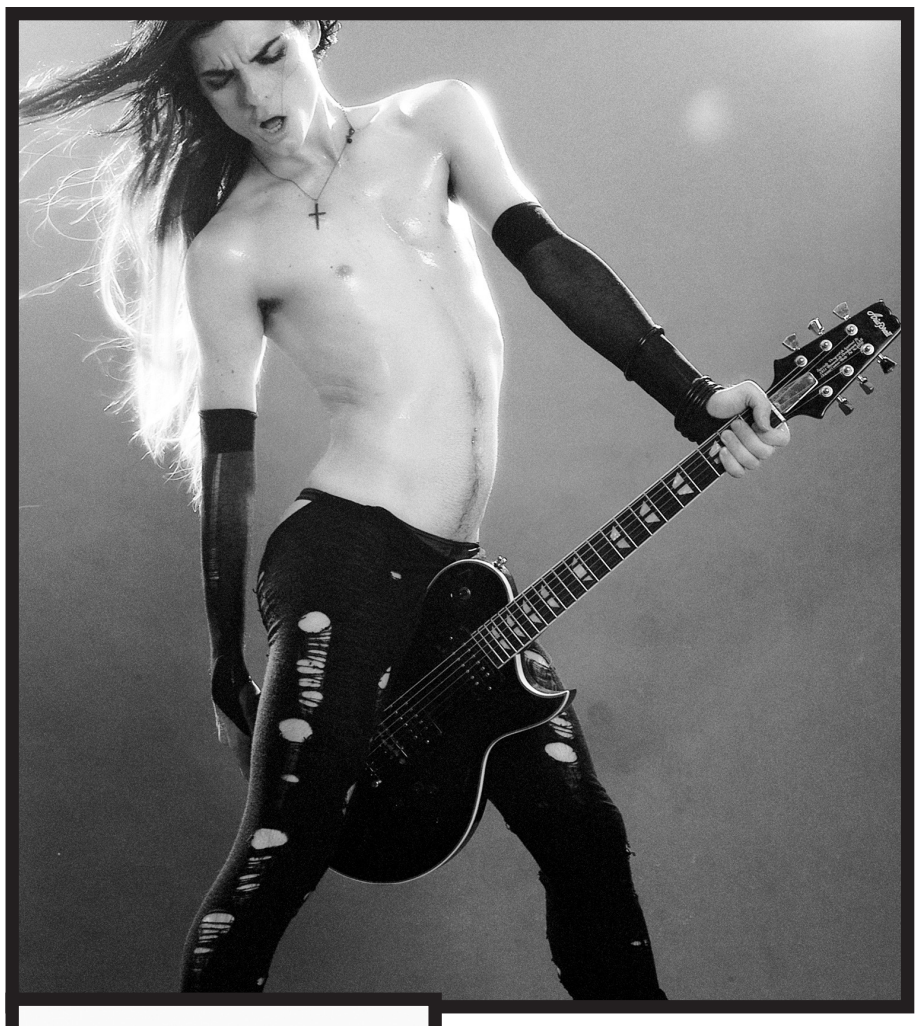
DJ.F. : Ma musique est entre l'alternatif, l'électro et le blues. Certaines chansons de mon nouvel album *Violence of the Heart* ont un caractère minimaliste et peuvent aussi avoir des connotations psychédéliques.

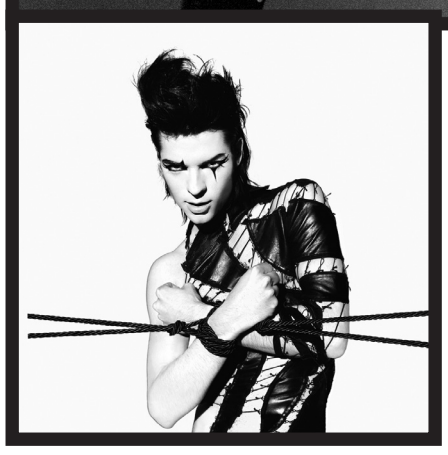
Q.L. : Quelles sont vos inspirations artistiques ?

DJ.F. : J'en ai beaucoup : la vie, la mort, toutes mes expériences de vie en général ainsi que les films et la musique des autres. Je fais beaucoup de métaphores sur l'humanité et sur l'environnement dans mon nouvel album.

Q.L. : Comment décririez-vous votre processus créatif ?

DJ.F. : Je fais beaucoup de recherche, j'achète beaucoup de CD. Quand je sais que les gens vont danser sur une chanson, même si je ne l'aime pas trop, je la télécharge pour la faire jouer après.





Q.L. : La plupart de vos chansons sont en anglais. Pour quelles raisons ?

DJ.F. : J'écris en français pour des chansons très intimistes et poétiques alors que le côté anglophone donne le caractère rock et cru de mes chansons.

Q.L. : L'enregistrement de votre premier album *Bedroom Sessions* s'est fait intégralement dans votre chambre. Quelles sont vos méthodes de production et d'enregistrement ?

DJ.F. : Mes méthodes d'enregistrement sont les mêmes depuis 10 ans : toujours dans ma chambre ! Je préfère enregistrer dans ma chambre, quand je le sens, et sur le vif. L'émotion est plus importante que la note.

Q.L. : En 2006, vous étiez à la recherche d'un agent. En avez-vous trouvé un depuis ? Comment vous occupez-vous depuis 10 ans de la promotion de vos albums et de l'organisation de vos shows ?

DJ.F. : Je ne cherche plus d'agent, c'est comme l'amour, j'ai arrêté. Mais je suis toujours ouvert à ce que quelqu'un m'aide. C'est plus le bouche à oreille qui me permet de trouver de nouveaux shows. Je ne fais aucune démarche, on m'appelle ou on m'envoie un courriel.

Q.L. : Comment décririez-vous la scène culturelle montréalaise ?

DJ.F. : Il y a énormément d'artistes incroyables à Montréal mais très peu de gens pour les financer. Avant, la vie était moins chère à Montréal et les gens pouvaient travailler à temps partiel pour se concentrer sur leurs talents.

Q.L. : Vous avez sidéré les Parisiens lors des très sélectes soirées Panik. Aimez-vous mixer à l'étranger ?

DJ.F. : Être engagé à l'étranger c'est toujours exotique, pour le privilège, pour toi. Il y a un sentiment de liberté que tu n'as pas quand tu es dans ta ville.

PHOTO : GRACIEUSETÉ DJ FRIGID

Q.L. : Que pensez-vous du téléchargement illégal ? En tant qu'artiste, comment abordez-vous le sujet ?

DJ.F. : C'est un bon moyen de se faire connaître car tout le monde peut avoir accès à ta musique. Mais les gens pensent maintenant que la musique est gratuite alors que si vous voulez que les groupes continuent à jouer de la musique, il faut que les artistes puissent financer leur travail.

Q.L. : Quels sont vos projets futurs ?

DJ.F. : Mon album, mes shows, et à très long terme, créer un genre de performance multidisciplinaire entre ma musique et la danse.

Propos recueillis par CLÉMENTINE ROUSSEL

DJ frigid jouera à la Porte Rouge le 3 et le 10 octobre, et au Saloon Bistro le 13 octobre.
http://www.myspace.com/djfrigid

RECOMMANDATIONS DE DJ FRIGID À MONTRÉAL :

BAR BRANCHÉS/DISJONCTÉS :
Belmont, Burgundy Lion, l'Escogriffe, La Rockette.

SORTIE CULTURELLE :
S.A.T
(Société des arts technologiques)

DISQUAIRE :
Atom Heart - bons connaisseurs en indie et électro rock, approche personnalisée

DESIGNERS :
Philippe Dubuc et Denis Gagnon

CD DU MOMENT :
Unkle - *Where Did the Night Fall*

Sudoku

	7				1	5	3	8
	3			5	7	9		
6								
	2	3		6		7	8	
								5
		8	2	1			4	
5	1	6	4				2	

Solutions sur quartierlibre.ca

© 2008 PageFiller Ltd and Associates www.pagefiller.com

double pizza®
514 343•0•343
5002 QUEEN MARY
10% SUR
$ 100 ET PLUS
TOUJOURS 2 POUR 1
1453 VAN HORNE
SPÉCIAUX
POUR ÉTUDIANTS
LIVRAISON GRATUITE

Testez votre orthographe avec Luc Ferrandez !

À l'occasion des journées de la culture, une quarantaine de Montréalais se sont prêtés au jeu de la dictée de Luc Ferrandez. Quartier Libre vous propose de tester à votre tour vos talents en orthographe à travers ce texte mordant, écrit par le maire de l'arrondissement du Plateau-Mont-Royal. Le défi : faire moins de huit fautes, score de votre rédactrice en chef.

La chipie

Ah misère, ah malheur. Quel terrible cauchemar ! Il me faut encore passer par la ruelle au bout de laquelle réside mademoiselle Tartempion – vague cousine, si j'en crois son apparence, de la Castafiore.

Cachée derrière ses horribles rideaux à pois, flanquée de son cabot plein de puces, la vilaine créature m'attend très certainement avec ses éternels bigoudis, son affreuse robe de chambre (achetée en mille huit cent quatre-vingts) et son rouleau à pâte sous le bras pour me menacer de quelques coups non mérités.

Tous les matins elle m'interpelle de son ton mielleux, sous prétexte de me dire bonjour. Dès que j'arrête, elle monte sur ses grands chevaux et me balance au visage tous les problèmes du quartier. Ah l'affreuse chipie !

Quelle mauvaise foi, quelle subjectivité ! À l'entendre, tout était parfait avant mon arrivée : jamais avait-on vu les moindres nids-de-poule, il y avait du stationnement à profusion, les poubelles étaient discrètes et bien rangées et les quelques problèmes qui surgissaient ça et là, quelle que soit leur ampleur, étaient vite réglés.

Tandis qu'aujourd'hui, n'est-ce pas, tout a changé. Les parcs sont de véritables guet-apens ; une foule grandissante de sans-abri se fait fort de lui faire peur à tout moment ; nos fonctionnaires sont des rabat-joie qui n'ont pas l'heur de lui plaire ; on a phagocyté son jardin à force de planter des espèces de fruits charnus pleins de follicules et de drupes ; l'immonde voisin du dessus a renversé sur son balcon son seau de lombricompostage ; le puîné de la famille d'en face lui fait des grimaces les soirs de pleine lune et que sais-je encore. Mais tous n'ont qu'à bien se tenir parce qu'elle s'enhardira un jour et leur fera ravaler leur gouaille, leurs mille brocards, leurs pieds de nez et leurs quolibets.

Perdu dans mes pensées, j'approchais dangereusement du repaire de la sorcière quand j'aperçus une ambulance dans la cour. Le chien était caché sous le balcon, bien silencieux. La dame était morte – trop déçue sans doute de l'incurie de notre administration. Hébété, privé de la routine habituelle, j'arrivai au travail avec une demi-heure d'avance. Tout était fermé. Tout était sombre et triste.

• CINÉMA •

Vagues souvenirs, temps sombres

La mort récente de Claude Chabrol me vient à l'esprit comme une métaphore de l'agonie du cinéma. Perte d'idéaux et d'idées rassembleuses autour desquels des cinéastes se resserrent : C'est ce que Chabrol dénonçait à la fin des années 1950, à l'époque où lui et ses collègues des *Cahiers du cinéma* fondaient la Nouvelle Vague, et c'est ce qui n'est plus.

Lorsqu'on le regarde sous tous ses angles, par rapport au passé, le cinéma semble perdu, comme égaré ; il tente d'évoluer au rythme de la société, de changer selon les mœurs des individus, de s'adapter aux modes en vigueur, alors que cela devrait être le contraire. Certes, il y a encore de grands cinéastes, comme il y en a eu, depuis les débuts, ou presque, de l'art cinématographique : Bela Tarr, Michael Haneke, Apichatpong Weerasethakul, Roy Anderson, pour n'en nommer que quelques-uns. Ancrés dans leur époque, ces réalisateurs présentent une vision personnelle du cinéma et du monde qui les entoure. Double préoccupation, qui les rend tous à la fois pertinents et incontournables puisque leurs films nous font grandir, évoluer.

Au-delà, on s'aperçoit que le cinéma stagne, dort d'un profond sommeil. Il lui manque de la jeunesse, de l'insouciance, et ce que la Nouvelle Vague a autrefois permis, c'est justement cette envie de tout recommencer, de remettre en question ce qui a été fait, partir de ce questionnement et faire comme on veut, comme on le sent. Et ce que donne cette liberté totale, c'est justement la possibilité de déstabiliser l'ordre, de le modifier, en groupe, en ne se préoccupant que de l'originalité de l'œuvre à faire. Rien de tout cela aujourd'hui, un demi-siècle plus tard : pas de post-Nouvelle Vague, pour le dire un peu maladroitement. Ce manque n'est-il pas lié à une nouvelle perception que l'on a du cinéma ? Cette absence du besoin de s'affranchir des normes de production, économiques et artistiques, cela ne vient-il pas d'une certaine conception contemporaine du cinéma, liée au besoin de divertir, d'être à la fois populaire et accessible ?

Les grands moments de l'histoire du cinéma sont survenus lorsque des cinéastes se sont sentis liés entre eux d'une quelconque manière, à l'encontre de ces normes, qu'il s'agisse du néo-réalisme italien après 1945 ou de toutes les nouvelles vagues à partir de 1960 (en France, en Europe de l'Est, en Allemagne). Comme disait Jean-Luc Godard, il fut un moment où on croyait que le cinéma pouvait changer le monde, mais ce moment est maintenant passé. Et il est révolu, probablement, parce qu'on ne voit plus de courant qui désire redonner au cinéma ce rôle qu'il a autrefois possédé. Le cinéma, présentement, donne une impression de fatigue.

Il y a cet homme, Godard justement, qui peine, depuis si longtemps maintenant, à le réveiller. Reclus et solitaire, isolé dans sa maison en Suisse, il poursuit son travail sur les thèmes qu'il n'a jamais quittés : le rapport de l'artiste à sa création et le rapport du spectateur à l'image. Il montre ainsi le chemin, ce nouveau chemin que pourrait prendre le nouveau cinéma, mais personne ne semble plus l'écouter, car il y a une exigence à composer avec cette auto-réflexivité que Godard affectionne. Il continue donc d'errer seul, filmant des images que l'on ne veut pas regarder, murmurant des mots que l'on ne veut pas entendre : « Il y a le visible et l'invisible. Si vous ne filmez que le visible, c'est un téléfilm que vous faites. »

ILLUSTRATION : ALEXANDRE PAUL SAMAK

Si l'on s'en donnait la peine, on verrait probablement apparaître, sous nos yeux, ce cinéma qui n'existe pas encore.

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

(À MON AVIS, QUI EST TRÈS HUMBLE), YANN PERREAU, C'EST LE MEILLEUR.

Portrait succinct de l'artiste (justification de l'avis, humble)
Cinq disques, dont un maxi (*Au soleil*) en vente libre sur Internet dans l'objectif d'amasser des fonds pour trois organismes à but non-lucratif (Jeunes musiciens du monde, Fondation Rivières et Dîners St-Louis). Des vidéo clips artistiquement remarquables. Une collaboration bi-mensuelle sur Cyberpresse depuis l'été 2009. Des performances musicales, théâtrales et poétiques sur toutes les scènes montréalaises. La réalisation du premier album du très prometteur Alex Nevsky. Cette année, cinq nominations au gala de l'ADISQ pour divers aspects concernant son dernier album, *Un serpent sous les fleurs*.

Je rencontre l'homme aux mille talents au Gainzbar, rue St-Hubert. Dehors, l'arrivée de l'automne a déjà fait naître des citrouilles sur les trottoirs. La tête de l'artiste est ornée d'une casquette verte au cheval doré. L'élan m'assaille de questionner Yann Perreau sur l'étalon effréné mais j'ai déjà opté pour une thématique botanique.

Entrevue-fleur avec Yann Perreau

Quartier Libre : Connaissez-vous l'expression « au ras des pâquerettes » [1] ?

Yann Perreau : Non, mais je connais « manger des pissenlits par la racine » [2].

Q.L. : Préférez-vous les fleurs naturelles ou artificielles ?

Y.P. : Naturelles.

– Vous préférez donc l'éphémère au durable ! ?

– Non, je préfère le durable. Les fleurs vivaces sont toujours là, année après année.

Q.L. : Quelle est votre fleur préférée ?

Y.P. : La marguerite, à l'état sauvage. Pour moi, c'est un emblème. J'aime la plupart des fleurs sauvages.

Q.L. : Une femme vous offre des fleurs. Quels mots vous viennent à l'esprit ?

Y.P. : Merci, délicate, attentionnée, surprenante… Je me questionne : qu'est-ce que tu attends de moi ? Le *move* d'une femme envers un homme est rare. Le geste est très beau.

Q.L. : Un homme vous offre un bouquet. Quels mots vous viennent à l'esprit ?

Y.P. : (rires) Je me questionne. Des fans hommes m'envoient parfois des mots ou des fleurs, je respecte le geste, je dis merci et je les donne à ma blonde, ça lui fait plaisir.

Q.L. : Quelle est votre chanson fleur bleue favorite ?

Y.P. : (long moment de réflexion) *Sang d'encre* de Jean Leloup, mais ce n'est pas fleur bleue. (long moment de réflexion) Peut-être *Tel un seul homme* de Pierre Lapointe.

– Vous êtes donc mordu de musique québécoise ?

– C'est sûr que pour qu'une chanson fasse pleurer il faut la comprendre et parfois je ne comprends pas tout de l'anglais… Mais il y a des chansons de Fleet Foxes qui me font pleurer.

Q.L. : Quel est le film à l'eau de rose qui vous a le plus marqué ?

Y.P. : *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*. C'est un grand film pour moi. Il n'est peut-être pas à l'eau de rose, mais comparé à *Fight Club,* par exemple, il l'est. Il m'a fait pleurer, peut-être à cause de la musique de Yann Tiersen, qui est super mélancolique, peut-être aussi parce que je revenais de France quand je l'ai visionné pour la première fois.

Q.L. : Vous affirmez, dans la chanson *Le président danse autrement*, que les ascenseurs, les épiceries et les cliniques sont troublants à cause de la musique qui s'y joue. Croyez-vous que ces lieux seraient moins inquiétants si on y plantait quelques fleurs ?

Y.P. : Peut-être. Ce que je trouve troublant c'est que ces lieux soient aseptisés. J'aime sentir qu'il y a quelque chose de spontané, de dépeigné.

Q.L. : Préférez-vous les fleurs ou les herbes ?

Y.P. : Je préfère les herbes sauvages : les quenouilles, les joncs, les nénuphars. L'idéal, ce sont les herbes qui fleurissent.

Q.L. : Avez-vous une opinion sur les mauvaises herbes ?

Y.P. : Je n'ai pas eu de mauvaise expérience avec elles mais quand il y en a dans mon jardin je les enlève.

Q.L. : Préférez-vous la tisane ou la bière ?

Y.P. : La bière. […] Par contre, j'aime bien me faire une tisane au *pot*. Les dimanches d'automne c'est parfait, on va au marché Jean-Talon, au Piknic Électronik, dans le bois, aux chutes ou sur le bord de la rivière. Ce n'est pas trop fort, ni endormant. L'idéal est de faire infuser une bonne dose de feuilles avec un peu de cocotte pour ajouter un peu de piquant. Je fais aussi des muffins parfois. La tisane, c'est plus croisière, plus *chill* ; un muffin, ça peut être intense. J'en avais cuisiné pour mes invités lors d'un lancement à l'Ex-Centris. J'avais averti tout le monde de les consommer avec modération. Il y en avait qui ne me croyaient pas. Un invité a mangé deux ou trois muffins d'une traite : il n'a pas dormi de la nuit. Depuis, il me croit (rires).

– Et la bière ?

– J'aime la blonde. J'aime les micro-brasseries et je respecte le travail accompli dans ces lieux. Mais je suis plus du type bière canadienne traditionnelle : une bonne Bleue, une bonne Labatt 50.

– Tablette ?

– *Frette* : très froide. Si je voulais faire mon viril je dirais une grosse 50 tablette mais pour être honnête : une bonne bière *frette*.

Q.L. : Que pensez-vous de la citation polonaise suivante : « *L'âme humaine est comme l'abeille qui puise son miel même de l'amertume des fleurs* » [3] ?

Y.P. : Au delà de mon goût pour la vodka, je ne sais pas grand chose de la Pologne (rires). Mais ici, je me pose des questions par rapport à l'amertume. À mon avis, l'âme humaine peut aussi puiser dans la beauté, le parfum, le nectar des fleurs.

– Cette citation est tirée du *Dictionnaire des citations du monde* (Le Robert), qui contient aussi au moins une citation des Spice Girls. Vous êtes un grand poète. Comment se fait-il que vous ne soyez pas cité dans ce dictionnaire ?

– Je ne suis pas assez connu. *Money talks.* L'histoire est écrite par ceux qui ont le pouvoir. Je suis un chanteur québécois francophone, je vends entre quinze et vingt mille copies par album, alors avant que je ne sois cité… Je ne doute pas de mes capacités mais je suis réaliste.

PHOTOS : AUDREY GAGNON-BLACKBURN

Q.L. : Que recommandez-vous aux gens à fleur de peau ?

Y.P. : Bois une bonne tisane.

Propos recueillis par CHRISTINE BERGER

Yann Perreau remettra les profits générés par la vente de son maxi *Au soleil* lors du spectacle bénéfice de Jeunes musiciens du monde, le 19 novembre 2010 au Club Soda.

Yann Perreau performera au Métropolis le 27 novembre 2010.

1. Intellectuellement peu élevé, grossier.
2. Mort et enterré.
3. Henryk Sienkiewcicz.

NEW YORK

À L'ACTION DE GRÂCE

Du 8 au 11 octobre
3 nuits
À partir de **275$** occupation quad

Du 9 au 11 octobre
2 nuits
À partir de **229$** occupation quad
(Départ dans la nuit du 8 au 9 octobre)

À LA RELÂCHE

Du 23 au 25 octobre
2 nuits
À partir de **209$** occupation quad
(Départ dans la nuit du 22 au 23 octobre)

BOSTON

À L'ACTION DE GRÂCE

Du 9 au 11 octobre
2 nuits
À partir de **199$** occupation quad
Jusqu'à nouvel ordre, les départs pour Boston se font de Québec et de Drummondville.

INSCRIPTION AUX COMPTOIRS DE LA FAÉCUM

Pour plus d information, venez nous rencontrer dans l un des trois Comptoirs de la FAÉCUM ou consultez le **www.vte-xtra.qc.ca.**

Comptoirs de la FAÉCUM

- Pavillon Roger-Gaudry local V-114
- Pavillon Marie-Victorin Hall d'accueil
- 3200 Jean-Brillant local B-1265

1.877.213.2070
Détenteur d'un permis du Québec

VTE Voyages Tour Étudiant

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*